

# Zeev Sternhell, une passion française

Dans un livre d'entretiens où il revient sur son itinéraire personnel et intellectuel, l'historien des idées tisse les fils qui l'ont conduit à devenir spécialiste du nationalisme et des droites révolutionnaires

JULIE CLARINI

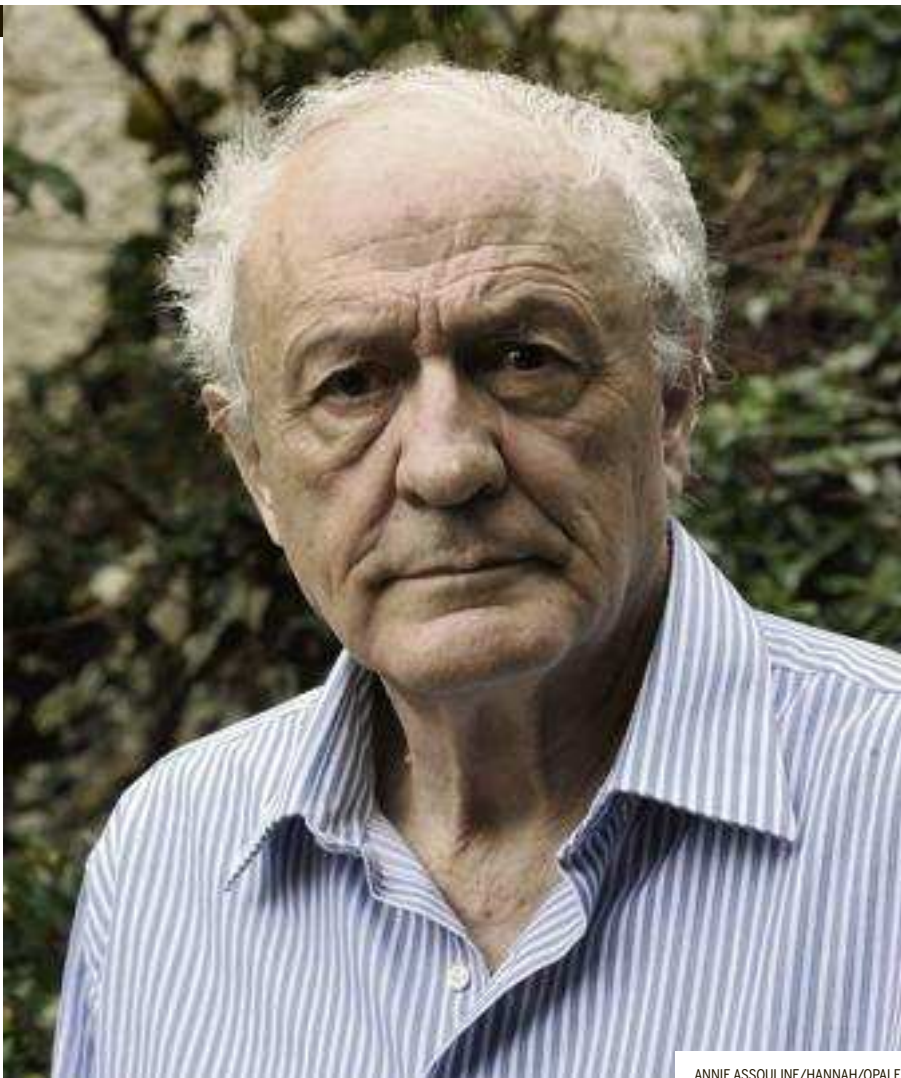
**V**oilà un homme qui a la passion de l'égalité. Dans une Europe au ciel assombri par les succès électoraux des partis d'extrême droite ainsi que par un attentat antisémite, lire Zeev Sternhell fait l'effet d'une percée lumineuse. Sa pensée sonne clair. Clair comme l'universalisme que nous ont légué les Lumières et auquel cet intellectuel israélien, né en 1935, reste fidèle. Clair comme l'héritage de la Révolution qui le « remplit d'émerveillement » et qu'il continue de défendre avec vigueur, insensible aux critiques de gauche, pourfendeur des récusations de la droite.

La clarté bien maniée sait être tranchante : combatif, l'historien des idées montre une audacieuse assurance dans les entretiens recueillis par notre confrère Nicolas Weill, comme il le fait, dans ses prises de position savantes. Cet amoureux de la France, spécialiste de Barrès et du nationalisme, ne se trouve-t-il pas au cœur d'une controverse qui agite le milieu des sciences politiques depuis trente ans, pour avoir défendu une origine hexagonale du fascisme (lire pages 2-3) ?

Il faut dire que Sternhell, le regard aigu, parlant le français avec un accent méridional, est une forte tête. Peut-être parce qu'il lui a fallu la sauver plus d'une fois. Dans *Histoire et Lumières*, on découvre son parcours d'enfant juif né dans la grande bourgeoisie de Przemyśl, en Galicie, aujourd'hui à la frontière entre la Pologne et l'Ukraine. Il a 7 ans quand, dans le ghetto où les familles juives ont été regroupées, il voit les Allemands tirer à vue sur les gens, « comme du gibier ». La même année, orphelin de père, il assiste au départ de sa mère et de sa sœur. Elles ne reviendront jamais.

De ce tragique apprentissage, il garde une certitude : la politique est une chose vitale. Une existence peut dépendre des rapports entre Roosevelt et Staline. De quoi donner du tempérament et quelques solides convictions sur la marche du monde. Sauvé par une famille polonaise, il est envoyé vivre auprès d'une tante, en France. Au lycée d'Avignon, il découvre la culture française, notamment la laïcité, dont il demeure « un admirateur inconditionnel ». Et qu'il regrette de ne pas voir s'appliquer en Israël.

Israël, justement : il décide d'y partir seul et pas tout à fait encore adulte. De ces fragments d'identité qui constituent son enfance, il fait le socle de sa nouvelle appartenance. Le succès du sionisme est pour lui directement lié à l'échec du libéralisme en Europe. Les juifs, rappelle-t-il, « étaient la seule communauté humaine dont le sort dépendait de celui des Lumières et de leurs valeurs ». Trop risqué, comme l'histoire l'a prouvé, pour ne pas désirer à toute



ANNIE ASSOULINE/HANNAH/OPALE

force l'existence d'un pays où les juifs auraient la souveraineté. Ce judaïsme sans foi, fondé sur un destin politique, implique des engagements : le refus de l'exil (quitte à décliner des postes d'enseignement aux Etats-Unis), la participation à toutes les guerres comme officier de réserve (l'homme aime la chose militaire), l'implication dans la vie politique ou publique, plus directement après la défaite électorale du Parti travailliste, en 1977, puis avec la fondation du mouvement La Paix maintenant. L'erreur historique est à

**Le fascisme s'est levé contre les principes de 1789. Toute l'œuvre de Sternhell s'est employée à le montrer**

ses yeux de n'avoir pas su, en 1967, reconnaître que, tous les objectifs du sionisme étant atteints, Israël pouvait devenir un pays comme un autre. En 1995, la publication de son livre *Aux origines d'Israël* (Fayard), dans lequel il montre que le sionisme tel qu'il fut appliqué fut moins un socialisme qu'un nationalisme, lui vaut des haines farouches. Il est, treize ans plus tard, la cible d'un attentat venu de l'extrême droite et motivé par ses prises de position contre les colonies. Décis-

dément, les idées sont bien une affaire de vie ou de mort.

Les idées, dont il a fait profession d'écrire l'histoire et qui – il en est convaincu – mènent le monde. Il partage cette certitude avec ses adversaires en politique, Burke, Taine ou Barrès, et jusqu'aux néoconservateurs, tous ceux qu'il a repérés dans *Les Anti-Lumières. Une tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle à la guerre froide* (2006, Folio, 2010). Si Vichy a pu s'installer si vite, si son programme s'est appliqué avec autant d'efficacité, c'est que les esprits, ceux des intellectuels en particulier, étaient déjà gagnés aux idées nouvelles, contaminés par la haine de la démocratie.

Le fascisme s'est levé contre les principes de 1789. Toute l'œuvre de Sternhell s'est employée à le montrer, à discerner le combat mené depuis le XIX<sup>e</sup> siècle contre les « Lumières franco-kantiennes », qui entendaient assurer la primauté de ce qui unit les hommes (la raison, la tolérance...) contre ce qui les sépare : l'histoire et la culture. Parce que la démocratie est fragile, il dénonce, parfois sans ménagement, des continuités intellectuelles. Les entretiens se terminent par une analyse du Front national. La raison, jamais, ne doit désarmer. ■

**HISTOIRE ET LUMIÈRES.**  
**CHANGER LE MONDE PAR LA RAISON.**  
**ENTRETIENS AVEC NICOLAS WEILL,**  
**de Zeev Sternhell, Albin Michel,**  
**« Itinéraires du savoir », 366 p., 24 €.**

2/3

► **La « une », suite**  
Entretien croisé entre Zeev Sternhell et Jean-François Sirinelli.

5

► **Littérature étrangère**  
Youssef Fadel, Charles Portis.



6

► **Histoire d'un livre**  
*L'Affaire Thomas Quick*, de Hannes Rastam.

7

► **Essais**  
L'avènement de la science moderne selon Steven Shapin et Simon Schaffer.



8

► **Le feuilleton**  
Eric Chevillard veut vivre dans le Greenwich Village d'Anatole Broyard.



9

► **Rencontre**  
Abnousse Shalmani, auteure de *Khomeiny, Sade et moi*.

10

► **Le meilleur de mai**

**PRIÈRE D'INSÉRER**

**JEAN BIRNBAUM**

## Un si bon diable

**L**es historiens retraceront un jour la résistible ascension du Front national. Ils devront alors étudier le cas des intellectuels qui ont œuvré à sa « dé-diabolisation ». Ils constateront que ces intellectuels partageaient peu ou prou une même trajectoire : formés à l'école du progressisme, ils avaient commencé par souligner les points aveugles de l'antifascisme ; de livres en tribunes, et à juste titre, ils avaient démontré que la gauche imposait l'« obsession » antifasciste pour terroriser ses adversaires et pour ne pas affronter ses propres démons ; petit à petit, cependant, c'est leur propre rejet qui était devenu obsessionnel ; à force de déconstruire l'antifascisme mais aussi l'antiracisme, ils avaient fini par en faire les principaux fléaux de notre société ; à force de présenter la « bête immonde » comme un monstre imaginaire, ils l'avaient imposée comme un animal de bonne compagnie.

Ainsi les chercheurs du futur se pencheront-ils sur l'œuvre de Pierre-André Taguieff. Ils liront *Face au racisme* (1993), ou *Face au Front national* (1998), ouvrages visant à dessiller les yeux des militants antiracistes en leur montrant les angles morts de leur discours. Et ils essaieront de comprendre. Comment ce républicain de tradition en est-il venu à accabler de ses sarcasmes les femmes et les hommes exprimant leur peur de l'intolérance et de la violence ? Comment cet homme à la mémoire longue s'est-il mis à prêcher l'oubli, au prétexte que le ressassement du passé « encombre » notre conscience ? Comment ce fin politologue a-t-il bientôt déployé des trésors de rhétorique pour convaincre que le Front national avait radicalement changé, et qu'il n'y avait plus de fascistes, en France, que dans la tête des antifascistes ? Comment, donc, ce chercheur a-t-il peu à peu tourné le dos au réel, refoulant les valse de Vienne et la farandole des quenelles, les jours de colère et les nuits de haine ? Comment, enfin, à quelques jours d'un scrutin européen qui vit la victoire d'un parti cofondé par des nostalgiques de Vichy, Pierre-André Taguieff a-t-il pu signer un livre intitulé *Du diable en politique. Réflexions sur l'antilepénisme ordinaire* (CNRS éd., 392 p., 22 €), qui lave le FN de sa mauvaise réputation en le décrivant comme un mouvement non seulement inoffensif mais ostracisé, victime de tous les acharnements ? A ces questions, les historiens du futur tenteront de répondre. Nous autres, contemporains, demeurons perplexes. ■

4

► **Littérature française**  
*Le Vin des morts*, premier roman inédit de Romain Gary, paraît à l'occasion du centenaire de l'écrivain.





Depuis trente ans, la controverse fait rage : la France a-t-elle connu le phénomène fasciste dans l'entre-deux-guerres ? Pire, en a-t-elle été le berceau, comme Zeev Sternhell l'affirme ? Dialogue avec l'historien Jean-François Sirinelli

# Fascisme français Le débat continue

## ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR  
JEAN BIRNBAUM

Rarement une polémique intellectuelle aura pris une telle ampleur. Au début des années 1980, en publiant *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France* (Seuil, 1983), l'historien Zeev Sternhell déclencha une virulente controverse, qui l'opposa notamment à certains historiens de Sciences Po. Plus de trente ans après, et alors que Zeev Sternhell publie ses Mémoires (*lire page 1*), « Le Monde des livres » a voulu revenir sur ce débat et sur ses enjeux à la fois historiographiques et politiques.

Pour dialoguer avec Zeev Sternhell, nous avons d'abord sollicité Michel Winock, également auteur de travaux classiques sur les nationalismes français, et qui a adressé de solides critiques aux thèses de l'historien israélien. Mais Michel Winock a décliné l'invitation.

C'est donc Jean-François Sirinelli, autre grande figure de Sciences Po, où il dirigea longtemps le centre d'histoire et où il est toujours professeur, qui apporte ici la contradiction à Zeev Sternhell. Spécialiste de l'histoire culturelle du politique, Sirinelli est l'auteur de nombreux livres. Il a récemment publié deux ouvrages : une introduction au XX<sup>e</sup> siècle français (*Le Siècle des bouleversements. De 1914 à nos jours*, PUF, « Une histoire personnelle de la France », 328 p., 21 €), et un ouvrage collectif intitulé *La France qui vient. Regards américains sur les mutations hexagonales* (CNRS éd., 208 p., 20 €). Entretien.

**Avec le recul, plus de trente ans après le déclenchement de cette polémique, quels en étaient selon**

**vous les enjeux, ceux qui ont expliqué sa virulence jusqu'à aujourd'hui ?**

**Zeev Sternhell** L'enjeu était le suivant : existe-il un fascisme français ? Ma réponse est que non seulement qu'il y en a eu un, mais encore que la France a été le berceau de ce phénomène : avant même la première guerre mondiale et jusque dans les années 1930, le fascisme y a été porté à la fois par une pensée et par des mouvements de masse comme les Croix de feu. Dans ces conditions, le régime de Vichy n'est pas le produit d'un opportunisme qui suit la défaite, c'est

**« Le régime de Vichy n'est pas le produit d'un opportunisme qui suit la défaite, c'est l'aboutissement d'un long corpus idéologique »**

Zeev Sternhell

l'aboutissement d'un long corpus idéologique. Et ce n'est pas un régime conservateur, mais une révolution nationale qui ne voulait rien conserver, et qu'il faut prendre au sérieux.

Face à cette thèse, il y avait deux types de réticence. La première venait de mes collègues et amis, qui opéraient tous dans le fameux cadre typologique forgé par l'historien René Rémond (1918-2007), notre maître à tous : il y avait trois droites (légitimiste, orléaniste, bonapartiste) et il ne pouvait pas y en avoir d'autres, surtout pas cette droite révolutionnaire dont j'affirme qu'elle prépare l'avènement du fascisme. La deuxième réticence venait de ceux qui avaient vécu cette période. A leurs yeux, les témoins connaissaient l'histoire mieux que l'historien, comme le disait par exemple le fondateur du Seuil, Paul Flammant, qui m'a écrit dans une lettre que l'histoire était une science impossible, qu'il fallait s'en remettre aux témoins.

Ainsi le fascisme français ne pouvait pas exister. Pour René Rémond, il ne pouvait pas exister parce que ça ne pouvait exister en France ; le pays aurait été une fois pour toutes immunisé. Pour les témoins, ça ne pouvait pas avoir existé parce qu'ils y étaient. Ma thèse relevait du blasphème, et cela explique en partie la virulence du débat.

**Jean-François Sirinelli** Nous nous livrons là à un exercice passionnant, qui nous contraint à revenir en arrière, mais cette fois en tant qu'historiens. Moi, à cette époque, je suis jeune assistant à l'université de Nanterre. Etant né après la Libération, je n'ai pas de rapport direct avec l'entre-deux-guerres, sur laquelle je travaille à l'époque. J'échappe donc à la critique émise à l'instant par Zeev Sternhell. Par ailleurs, je n'ai pas été de ceux qui ont eu à débattre avec lui à ce moment-là. Mais dès cette époque,

j'étais en désaccord avec un certain nombre de ses thèses. Il faut rappeler que, dans les années 1970-1980, l'école historique française est en train de publier toute une série de grands travaux sur l'entre-deux-guerres.

Donc Zeev Sternhell est arrivé au bon moment et au bon endroit, et cela explique en partie l'intensité du débat. Mais c'est aussi le lieu d'un premier malentendu. Quand Sternhell parle d'une « école René Rémond », tout entière soudée contre ses thèses, je formule une objection : cette école est très diverse en termes de générations et de sensibilités. En revanche, il y avait effectivement un accord sur la question du fascisme : on considérait qu'il avait certes existé de forts courants antiparlementaires dans l'entre-deux-guerres, mais que si la République avait tenu, c'était que la démocratie française était solide et que le fascisme n'y avait pas eu la force de pénétration que dit Sternhell. Pour lui, par

ailleurs, le fascisme est une réaction contre les Lumières. Là encore il y a un débat, car Sternhell fait de cette réaction contre les Lumières une sorte de « prise multiple ». Il reste que la réaction contre les Lumières fut diverse. Mettre toutes les réactions possibles sous l'étiquette fascisme pose problème.

Enfin, pour être totalement honnête, je pense qu'à l'époque Zeev Sternhell a été blessé par le fait qu'une grande partie de l'école historique française n'a pas été en accord avec lui. Mais je constate que, par la suite, une large partie de l'historiographie anglo-saxonne, ainsi que beaucoup de jeunes historiens français, lui ont plutôt donné raison.

**Précisément, où en est-on aujourd'hui ? Il y a quelques années, Zeev Sternhell écrivait que les derniers témoins de cette période étaient en train de disparaître, mais que le débat historiographique, lui, ne faisait que commencer. D'autres considèrent que le débat est clos. A vos yeux, conserve-t-il une fécondité ?**

**Z. S.** Comme l'a dit Jean-François Sirinelli, que je respecte beaucoup pour son travail et son honnêteté, je crois que le débat a un peu basculé de mon côté. De même, je pense que l'œuvre de René Rémond appartient désormais à l'histoire de la science beaucoup plus qu'à la science historique elle-même : l'idée des « trois droites » et de leur pérennité est abandonnée, et on est plus ou moins d'accord sur le fait qu'une autre droite a vu le jour, une droite révolutionnaire qui a pris le nom de fas-

ciste dans les années 1930 et qui s'est matérialisée dans Vichy, régime qui n'a pas été moins dur que celui de Mussolini. A mes yeux, donc, cette controverse demeure passionnante. Mais, désormais, on fait davantage l'histoire du débat que le débat lui-même.

**J.-F. S.** Effectivement, un certain nombre d'historiens ont plutôt donné raison à Zeev Sternhell. Mais de mon côté, je reste en désaccord total avec certains de ses thèses, notamment avec le fait qu'il y aurait eu de vrais mouvements de masse fascistes dans la France des années 1930. Ainsi, à mes yeux, les Croix de feu n'en sont pas un. De même, il y a un aspect épistémologique qui concerne l'histoire des idées, dont Sternhell est l'un des grands représentants du second XX<sup>e</sup> siècle. Les idées ne circulent jamais telles quelles, il y a toujours une altération. Il y a là un vrai débat autour du processus de circulation des idées, et c'est pour cela que je défends depuis quinze ans ce que j'ai appelé « l'histoire culturelle du politique ».

Pour le reste, ce débat est-il encore au cœur de l'actualité historiographique ? A mes yeux, la réponse est non. Les historiens se sont désormais saisis du second XX<sup>e</sup> siècle, ils consacrent des études à la décolonisation ou aux grandes mutations socioculturelles. Sur la période de l'entre-deux-guerres, grâce à Sternhell mais aussi à ceux qu'il combat, la connaissance historique existe. A un jeune historien qui voudrait faire avancer la connaissance, je conseillerais d'aller travailler sur autre chose. Le débat, lui, est appelé à rester figé, Stern-



## Le Front national, inventaire

APRÈS S'ÊTRE PENCHÉE sur la vie de Robert Faurisson (*Portrait d'un négationniste*, Denoël, 2012), l'historienne Valérie Igounet s'attaque au parti lepéniste dans *Le Front national de 1972 à nos jours*. Son travail, qui s'appuie sur des archives, des documents internes et des témoignages oraux, aboutit à une conclusion sans appel : « *Le Front national est un parti d'extrême droite* », qui n'a jamais changé de nature. A l'automne 1972 naissait le Front national pour l'unité française (FNUF) sous la présidence de Jean-Marie Le Pen.

Cette fondation correspondait à la volonté des membres du groupuscule Ordre nouveau, dont « *les racines idéologiques et historiques se trouvent dans la nostalgie de la France des vaincus et dans l'apologie du fascisme* », de changer d'image et d'élargir leur audience. Jean-Marie Le Pen sera l'homme de cette recomposition. Scandant les grandes étapes, sortant certains passages de la légende et montrant des constantes stratégiques, le travail de l'historienne éclaire les difficultés présentes de Marine Le Pen qui prétend assumer « *tout l'hé-*

*ritage du FN* » mais révise certains épisodes de son histoire. ■ JULIE CLARINI

**LE FRONT NATIONAL DE 1972 À NOS JOURS.**  
**LE PARTI, LES HOMMES, LES IDÉES, de Valérie Igounet, Seuil, 448 p., 23 €. En librairie le 5 juin.**  
*Signalons la parution de* Vers l'extrême. Extension des domaines de la droite, *de Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, Dehors, 80 p., 7,50 €, et la parution en poche de l'ouvrage* L'Extrême Droite en Europe, *sous la direction de Béatrice Giblin, La Découverte poche, 227 p., 11 €.*





Le colonel François de La Rocque lors d'un défilé des Croix de feu, le 1<sup>er</sup> mai 1935. SUDEUTISCHE ZEITUNG/RUE DES ARCHIVES

hell et moi sommes chacun de part et d'autre de la faille historiographique. Il n'y a pas de compromis possible.

Dans un livre collectif important, « Le Mythe de l'allergie française au fascisme » (Albin Michel, 2003), Michel Dobry affirmait que l'un des enjeux de cette controverse était le combat des étiquettes et la « lutte des classements ». Alors que le Front national est arrivé en tête des élections européennes, et alors que chacun peine à nommer ce mouvement (« extrême droite », « national-populisme » ?), le débat historiographique sur le « fascisme » à la française peut-il nous aider à nommer les choses ?

J.-F. S. Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'extrême droite dans sa diversité a été placée sous le signe de l'intermittence. A partir des années 1980, ce n'est plus le cas. Avec l'éditeur Eric Vigne, quand nous avons publié une *Histoire des droites en France* (Gallimard), nous avons posé la question : les années 1980 ont-elles fait apparaître une nouvelle forme de droite ? Question d'autant plus importante, aujourd'hui, que ce phénomène autrefois intermittent s'installe très haut électoralement.

Cela étant, je remarque deux choses. D'une part, l'histoire des idées ne nous est guère utile pour expliquer ce phénomène en 2014. Ce n'est pas là que je peux trouver la réponse. Puis-je la trouver, alors, dans l'analogie historique, en prenant des termes forgés dans le passé pour expliquer le présent ? Cela ne suffit pas non plus.

Il ne s'agit évidemment pas de céder au terrorisme intellectuel de Marine Le Pen, qui interdit qu'on utilise le mot fascisme : si nous estimions en conscience qu'on doit l'utiliser, il faudrait le faire. Mais l'important, c'est l'explication. Or, je remarque qu'on arrive dans une phase nouvelle qui est la crise de l'Etat-nation. Depuis une heure, nous parlons d'une période qui a vu la naissance puis la vic-

## « Mettre toutes les formes de réaction contre les Lumières sous l'étiquette fascisme pose problème »

Jean-François Sirinelli

toire puis l'affrontement des Etats-nations. Aujourd'hui, nous sommes dans une nouvelle phase historique, qui est la crise de ces Etats-nations dans un monde globalisé. Le succès du Front national est le reflet de cette crise extrêmement grave, qui ne fait que commencer, et à laquelle s'ajoute ce que j'appelle dans mon dernier livre « la crise de la civilisation républicaine ».

En revanche, là où je serais sans doute d'accord avec Zeev Sternhell, c'est pour dire que, face à cette crise, les valeurs des Lumières, parce qu'elles sont menacées non seulement par un parti mais par un processus historique, doivent être un combat, un aiguillon et une façon de continuer à lire la situation historique. Pourtant, si on s'en tient là, on reste dans l'incantation, et la politique c'est l'action. Pour agir il faut de l'expli-

cation, et je ne pense pas que c'est en accolant au phénomène FN tel ou tel qualificatif qu'on arrivera à l'analyser.

Z. S. Cela fait des années que je répète la même chose : il n'y a aucune raison de penser que ces forces de rupture sont mortes en 1945. Nous parlons ici d'un phénomène de civilisation. Le Front national se situe dans la continuité de la droite de rupture du tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle ; cette droite existe partout en Europe, mais on la voit aujourd'hui en flèche en France. C'est qu'une fois de plus, la crise du libéralisme y est ressentie d'une manière plus dure qu'ailleurs. Pendant des années, on a minimisé l'importance du FN. Or, ce n'est pas un phénomène opportuniste créé par la crise : le FN appartient aux structures intellectuelles de la droite.

Alors, comment le qualifier ? C'est une droite dure, de rupture, un nationalisme organique qui conçoit la société non pas comme un ensemble d'individus mais comme un corps. Pour autant, ce parti est-il fasciste ? Il est impossible de répondre par oui ou par non. Je dirais que par sa conception d'une nation fermée sur elle-même et son culte d'un pouvoir fort, ce parti est plus proche de ce qu'a été Vichy que des idées démocratiques fondées sur les Lumières. Car la démocratie, ce n'est pas seulement le suffrage universel, un bulletin glissé dans une urne. C'est d'abord des principes humanistes et universels que le FN refuse. Il faut le dire : si le FN prenait le pouvoir en France, ce serait

une autre France ; ce ne serait ni celle d'aujourd'hui ni celle d'hier. Si on disait aux gens du FN : « Allez-y, faites-la, votre révolution nationale », je me demande s'ils ne la feraient pas dans un état d'esprit assez comparable à celui de Vichy, régime qui a balayé cent cinquante ans d'histoire de France en quelques semaines... Or, la vraie exception française, ce n'est pas

celle d'une prétendue « allergie » au fascisme. C'est celle des Lumières. Les principes qui en sont issus, à commencer par les droits de l'homme, sont des fictions. Charles Maurras les qualifiait de « nuées », et il avait raison. Mais ce sont des abstractions, des fictions inventées par la raison humaine, et qu'il faut défendre jour après jour. Elle est là, la gloire de la France. ■

## Mythes et obsessions du nationalisme français selon Michel Winock

Voici la réédition augmentée d'un précieux petit livre que tous les passionnés d'histoire contemporaine doivent avoir dans leur bibliothèque. Publié une première fois en 1990, ce volume de poche intitulé *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* (Points « Histoire », 512 p., 11,50 €) rassemble des articles signés par l'historien Michel Winock, au fil des années, sur les formes, les imaginaires et les obsessions du nationalisme français. Chacun de ces textes constitue un petit essai à lui seul. Par rapport aux éditions antérieures, certains articles ont disparu, d'autres sont nouveaux (« Le Pen, père et fille », par exemple). Mais on y retrouvera plus d'un texte classique, ceux que l'historien a consacrés à la différence entre « nationalisme ouvert » et « nationalisme fermé », aux

motifs de la décadence et du complot, ou encore à telle ou telle figure politique ou littéraire (Drumont, Boulanger, Céline, « le cas Bernanos »...). Enfin, on trouvera en annexe un texte dans lequel Winock revient sur ses désaccords avec les thèses de Zeev Sternhell. Désaccords, précise-t-il, qui portent à la fois sur la méthode, « approximative », et sur le ton, « agressif ». Citant articles et échanges de courriers, Michel Winock affirme être devenu le « bouc émissaire » d'un historien dont il fut naguère l'éditeur et l'ami : « Doit-on se résigner à l'incommunicabilité ? », conclut-il.

Signalons également, de Michel Winock, la parution des *Derniers feux de la Belle Epoque* (1913-1914), *Seuil/L'Histoire*, 208 p., 16,50 €.

## Chronologie

### Trente ans de controverse

**1983** *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, de Zeev Sternhell, Seuil.

**1984** Dossier « La tentation fasciste », revue *Le Débat*, n° 32, novembre-décembre.  
« La France des années 1930 allergique au fascisme », de Serge Berstein, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 2, avril-juin.  
« Sur un fascisme imaginaire : à propos d'un livre de Zeev Sternhell », de Jacques Julliard, *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 39<sup>e</sup> année, n° 4.

**1990** *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, de Michel Winock, Seuil, « Points Histoire ».

**1996** *Le Colonel de La Rocque (1885-1946) ou les pièges du nationalisme chrétien*, de Jacques Nobécourt, Fayard.

**2003** *Le Mythe de l'allergie française au fascisme*, sous la direction de Michel Dobry, Albin Michel.

**2004** *Fascismes français ? 1933-1939. Mouvements antidémocratiques*, de R bert Soucy, préface d'Antoine Prost, Autrement (*French Fascism. The Second Wave 1933-1939*, Yale University Press, 1995).

**2006** « Retour sur le fascisme français : La Rocque et les Croix de feu » de Michel Winock, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n° 90, avril-juin.

**2012** *La Conversion politique. Doriot, le PPF et la question du fascisme français*, de Laurent Kestel, Raisons d'Agir. 4<sup>e</sup> réédition de *Ni droite ni gauche* en Folio, augmentée par l'auteur d'une préface « Morphologie et historiographie du fascisme en France ».



Sans oublier

Traitement poétique

Jacques A. Bertrand pouvait-il trouver plus juste exergue que cette formule de John Lennon : « *La vie, c'est ce qui vous arrive quand vous êtes en train de faire autre chose* » ? La maxime a l'élégance de ne pas nommer le désespoir qui guette, à peine tenu à distance grâce à la manière de l'écrivain d'explorer les maux qui le minent. Il le fait par sa seule langue, capable d'une partition poétique et loufoque pour transformer le récit d'un cancer en un parcours quasi burlesque dans le milieu hospitalier. Pas la moindre faiblesse compassionnelle. Ni une once d'acrimonie face au vertige qui le saisit : « *Nous sommes un puits. Ordinairement, nous vivons à la margelle de nous-mêmes.* » Le patient (et dieu sait s'il faut l'être) ne cherche pas à savoir ; juste à accepter pour faire face et trouver « *la joie au cœur de la tristesse* ». Avec son humour qui ne désarme pas, sa posture ronchon masquant un fatalisme amusé, Bertrand récuse



les ténèbres du requiem pour composer une ode allègre à la maladie, salvatrice puisqu'elle permet de célébrer la victoire de son épouse sur son propre cancer. Revenue d'un coma, elle l'accompagne dans son épreuve, et le chant du malheur se fait hymne à l'amour. Miracle de pudeur et de délicatesse. ■ PHILIPPE-JEAN CATINCHI  
► *Comment j'ai mangé mon estomac*, de Jacques A. Bertrand, Julliard, 112 p., 14 €.

Au soleil de la dictature

Anténor, Hélios, Circé, Phaéton, Protée. Des dieux et des héros, les personnages n'ont que le nom, la mesquinerie et l'ivresse du pouvoir. Icare est l'incarnation de la médiocrité. Ce jeune provincial apathique au visage grêlé d'acné rencontre, lors de ses déambulations dans la capitale, le général Anténor, officier dans l'armée de la république fictive du Tshipopo. Celui-ci l'initie bientôt aux splendeurs et misères de la diaspora africaine. De Château-Rouge à Château-d'Eau, le « *teint-clair* » squatte les bars clandestins, trinque avec les immigrés qui rêvent de « *là où la terre est rouge et l'espérance violente* ». Nommé « *ministre de la sécurité publique et de la sûreté de l'Etat* », Anténor propose à son ami de devenir son conseiller. En rejoignant ce panthéon grotesque



de militaires corrompus et de sous-fifres sanguinaires, Icare connaîtra la puissance et l'amour, avant de se brûler les ailes au soleil de la dictature. La narration oscille entre une troisième personne impitoyable et la voix d'un Icare déchu, dont l'écriture est la dernière planche de salut. Un premier roman puissant et tragique. ■ ESTHER ATTIAS  
► *Là où la terre est rouge*, de Thomas Dietrich, Albin Michel, 269 p., 19 €.

Trois jours entre l'amour et la mort

Conscient des risques qu'il a pris récemment, Samuel décide d'aller dans un centre de dépistage anonyme du VIH. Au même moment, il entame une relation avec Léna. *Mon sang à l'étude* est le récit des trois jours durant lesquels le jeune homme ignore s'il est séropositif, et s'il doit informer sa nouvelle compagne de la menace que fait peser sur leur histoire naissante le résultat attendu. Dans ce premier roman, Joachim Schnerf mêle obsessions d'ordre pratique (s'il est séropositif, comment rédiger, sur Facebook, le statut qui invitera ses anciennes conquêtes à se faire dépister à leur tour ?), observations concrètes (comment se passe la procédure, lors d'un dépistage anonyme ? A quoi ressemblent les hommes et les femmes dans la salle d'attente ?), fantasmes sexuels et angoisses morbides. En moins de cent pages, l'écrivain tresse l'amour et la mort, alterne les points de vue de Samuel et de Léna, passe des représentations imaginaires aux détails les plus prosaïques de la vie des personnages. Récit condensé des aveuglements et des contradictions d'une génération « *qui se fantasme post-sidaïque* », *Mon sang à l'étude* frappe par l'angoisse lucide que son écriture rend sensible. ■ FLORENCE BOUCHY  
► *Mon sang à l'étude*, de Joachim Schnerf, L'Olivier, 96 p., 12,50 €.

Zestes insolites

Il y a, selon Georges Perec, une différence entre « *habiter à Paris* » et « *habiter Paris* ». C'est lors d'un été lointain, où il corrigeait les épreuves de *Communications*, la revue de sciences humaines qu'il aimait, que Daniel Percheron éprouva cette « *bascule* ». Après les savoureuses notations lexicales de *Bruits de langue* et les subtiles séquences des *Jeux de la mémoire* (Le Passage, 2007 et 2012), il collecte ses impressions de marcheur et d'amateur d'autobus, à la suite de Raymond Queneau et de Jacques Roubaud. C'est un « *méticuleux vertige* », où se mêlent aperçus insolites et bribes de souvenirs

**MARCHÉ DU LIVRE**

**50 librairies**

livres anciens  
livres épuisés  
livres d'occasion

PARC GEORGES BRASSENS

les samedis et dimanches  
104 rue Brancion PARIS XV<sup>e</sup>  
ouvert de 9h à 18h www.gippe.org

– une visite à la tombe du danseur Nijinski au cimetière Montmartre, la recherche d'un club de jeu de paume signalé par l'écrivain Denis Grozdanovitch, ou la contemplation des bas-reliefs de l'Institut de paléontologie humaine. Pleins d'humour, ces *Zestes de Paris* pimentent des flâneries étrangement bucoliques, qui s'attachent aux colverts barbotant dans les fontaines ou au pistachier du Jardin des plantes. ■ MONIQUE PETILLON  
► *Zestes de Paris*, de Daniel Percheron, Le Passage, 192 p., 15 €.

L'auteur de «La Promesse de l'aube» est né en 1914. Pour fêter ce centenaire paraît notamment son premier roman, inédit

Les racines de Romain Gary

RAPHAËLE LEVRIER

C'est l'aube d'une œuvre. *Le Vin des morts* est le premier roman de Romain Gary, le seul signé Romain Kacew (son patronyme), un texte inédit que Gallimard publie pour célébrer le centenaire de l'écrivain, né le 8 mai 1914. Cet anniversaire est également marqué, entre autres, par la réédition du recueil de nouvelles et ébauches *Une petite femme* et par une réunion d'articles et d'entretiens, *Un soir avec Kennedy* (L'Herne, respectivement 222 p. et 264 p., 15 € chacun). Commencé à 19 ans, poursuivi jusqu'à 24 ans, *Le Vin des morts* entraîne le lecteur dans une surprenante danse macabre, sur les pas de Tulipe qui, escaladant la grille d'un cimetière, est projeté dans un monde plein de bruit et de fureur dont il ne parvient pas à sortir, passant d'un squelette à l'autre, d'une histoire à l'autre. Il croise des bonnes sœurs, des flics, des prostituées, des soldats de l'armée allemande... Le trépas n'est pas un brevet de sagesse : les morts-vivants sont mus par les mêmes pulsions et faiblesses que ceux d'en haut – si peu raisonnables qu'ils peuvent même menacer... de se tuer ; ils sont eux aussi en proie aux tourments de « *cette ignoble petite putain, toujours si crasseuse et malodorante, qu'on appelle l'âme humaine* ».

« Le livre d'un fou »

Dans cette suite de sketches, qui porte l'influence de Louis-Ferdinand Céline, on aurait sans doute du mal à retrouver l'écrivain des *Racines du ciel* – prix Goncourt 1956. Mais, la préface de Philippe Brenot (qui signe également *Romain Gary de Kacew à Ajar*, L'Esprit du temps, 204 p., 18 €) analyse aussi finement ce texte – le motif du suicide, la critique de la bourgeoisie... – qu'il retrace minutieusement son influence dans l'œuvre de l'écrivain. Le Romain Kacew du *Vin des morts* fait, aux yeux de l'écrivain et psychiatre, le trait d'union entre Romain Gary et Emile Ajar, le pseudonyme par lequel il se réinventait et obtint une seconde fois le Goncourt avec *La Vie devant soi*, en 1975.

Chez Romain Gary, le souvenir du manuscrit n'apparaît que dans un court passage d'*Education européenne* (1945), et à travers le nom de Tulipe, donné à un roman (1946) ; mais, Philippe Brenot le mon-

LE VIN DES MORTS, de Romain Gary, édition présentée et établie par Philippe Brenot, Gallimard, « Les cahiers de la NRF », 240 p., 17,90 €.

LE SENS DE MA VIE. ENTRETIEN, de Romain Gary, préface de Roger Grenier, Gallimard, 112 p., 12,50 €.



Romain Gary en 1953. PHILIPPE HALSMAN / MAGNUM

tre, il ressurgit nettement chez Emile Ajar : emprunts dans *Gros-Câlin* (1974), discrets échos dans *La Vie devant soi* et citations directes dans *Pseudo* (1976), ce texte extraordinairement retors signé Emile Ajar, présenté à l'époque comme le neveu de Gary et s'en prenant directement à ce dernier.

Comment expliquer que *Le Vin des morts*, ce roman aussi plein de désespoir que d'énergie, ne paraisse qu'aujourd'hui ? Après qu'il a été refusé, l'écrivain l'avait donné, en 1938, à une ancienne maîtresse suédoise, qui le conserva jusqu'en 1992, date où il fut mis aux enchères en France. Philippe Brenot l'a alors acquis. Il fallut ensuite convaincre Diego Gary, le fils de l'auteur et de l'actrice Jean Seberg, d'en autoriser la publication.

Mais Gary n'avait pas mis sous le boisseau son premier roman : il l'évoquait dans son autobiographie, *La Promesse de l'aube* (1960), et dans *Vie et mort d'Emile Ajar*, le texte publié en 1981, de manière posthume (il s'est suicidé le 2 décembre 1980), pour révéler la supercherie Gary-

Ajar. Il en avait aussi parlé dans sa dernière interview. Celle-ci eut lieu quelques semaines avant sa mort et fut diffusée sur Radio Canada en 1982. Mais c'est seulement à la faveur du centenaire Gary que sa transcription est éditée. Racontant le refus par Denoël du *Vin des morts*, Gary y rapporte le jugement sévère de Roger Martin du Gard sur le manuscrit (« *C'est ou bien le livre d'un fou ou bien d'un mouton enragé* ») et développe : « *Pour vous dire la nature de ce livre, Robert Denoël m'avait envoyé une psychanalyse de trente pages du texte faite par la plus grande psychanalyste de l'époque, qui était disciple de Freud, la princesse Marie Bonaparte, où je souffrais, paraît-il, de tous les complexes : complexe de castration, la nécrophilie, enfin tout ce que l'on peut imaginer d'après la nature de ce livre.* » Ce ton léger, il l'emploie tout au long de l'entretien pour revenir sur sa vie ; sa naissance en Russie, ses liens fusionnels avec sa mère, qui le rêvait diplomate et grand écrivain français, la manière dont il devint les deux après ses exploits militaires... Les défunts poursuivaient leur vie sous terre, affirmait *Le Vin des morts* ? Ces inédits nous en donnent la preuve éclatante, en attendant le passage dans « La Pléiade » de l'œuvre de Gary, que vient d'annoncer Gallimard. ■

Créateurs intimes

De délicates nouvelles montrent Mozart, Joyce ou Jules Renard vulnérables et proches

XAVIER HOUSSIN

L'histoire des œuvres tient aux marges, aux à-côtés. Aux hasards, aux rencontres. Voilà que quelque chose de neuf naît d'une conjonction bizarre, d'un concours de circonstances. Ou alors se révèle lentement dans l'accompagnement des jours. Dans les attentions, les habitudes. Car la solitude du créateur n'est qu'une légende. C'est son environnement qui le porte, le soutient, le révèle. Qu'il s'agisse de proches ou de bien plus lointains. De compagnons des jours. De femmes, d'hommes, de bêtes fidèles. Ou alors de décors, d'enveloppantes atmosphères. De paysages, de villes. Une œuvre pour naître a besoin d'une présence, d'un climat, d'un pays.

Claude Pujade-Renaud, dans son dernier recueil de nouvelles, explore cette nécessaire dépendance. Les huit textes de *Rire en do mineur* nous font accompagner des écrivains, des artistes, des personnages littéraires, pris chacun dans les filets de l'intime. Vulnérables et proches. Terriblement humains. Ils donnent la parole à ceux qui sont près d'eux. Ceux qui ont été là. Qui les ont escortés dans la folie et l'inquiétude, la gaieté nerveuse, l'égoïsme et la fragilité. Ainsi racontent-ils, d'un point de vue différent, par un autre regard, Joyce ou Schiele, Stendhal, Mozart...

Douce mélancolie

Dans la nouvelle qui donne son nom au recueil, on découvre ce dernier à Salzbourg, à 21 ans, alors qu'il compose son concerto en mi-bémol majeur, le fameux « numéro 9 » ou « Jeune homme », écrit pour une pianiste française dont on a mis bien du temps à retrouver l'identité. Claude Pujade-

Renaud prend la voix de Louise Victoire Jenamy, cette jeune musicienne aveugle, aînée du compositeur de quelques années seulement, qui raconte la troublante relation nouée dans l'emportement joyeux et tendre de phrases musicales où la gravité s'enfouit. Imperceptible. « *Landantino à présent, bouleversant. Oui, oui, précisez-t-il, andantino et non andante. Je crois comprendre : on ne s'appesantit pas sur la souffrance, on glisse, la plainte se fluidifie et avec elle la douleur. De ne pas être aimée ? D'être reléguée dans les ténèbres ? J'aime entrer dans ce mouvement avec cette calme montée – sol/sol, do/do, mi/mi, sol/sol : quatre coups de rame paisibles sur l'eau d'un lac nocturne, sans la troubler. Ou si peu, si tendrement.* »

Chacune des nouvelles est dans l'infini de cette délicatesse. Nora parle de James Joyce à Trieste. Trieste où l'on retrouve aussi plus loin Stendhal, puis Egon Schiele et sa sœur, Gertrude. On s'en va suivre aussi la Rossinante de Don Quichotte, immortelle parce que littéraire, et qui réapparaît dans les pages de Jacques le Fataliste ou de *La Chartreuse de Parme*. Claude Pujade-Renaud revient sur les mythes grecs, d'Œdipe à Eurydice. Mais le plus beau des textes que contient ce petit livre empreint d'une très douce mélancolie concerne Jules Renard. « L'arbre et le renard », qui fait à peine plus de quatre pages, visite, à travers le *Journal* de l'écrivain, sa relation toute particulière aux arbres. De l'écorce aux racines. Comme une manière d'envisager le monde et la vie. Un créateur discret que celui-là. Qui portait en lui la terreur de faire de la peine et qui avait « *le cœur plein de feuilles mortes* ». ■



La longue déroute de Balloute, bouffon du souverain marocain Hassan II, et de son fils, humoriste gentiment subversif, dans un système politique tyrannique

## Farce amère pour le fou du roi

CATHERINE SIMON

Il faut remercier l'éditrice marocaine Leyla Chaouni, patronne des éditions Le Fennec (Casablanca) : sans elle, qui eut le flair, en 2000, de publier *Haschich*, roman couronné par le prix Grand Atlas 2001 pour la meilleure fiction en langue arabe, puis *Mitrou Mouhal* (2006) et *Zoo Story* (2007), il aurait été mille fois plus difficile à l'écrivain Youssef Fadel d'être repéré par la prestigieuse maison libanaise Dar al-Adâb. Cette dernière a publié en 2012, en langue originale, *Un joli chat blanc marche derrière moi* – dont la traduction paraît chez Actes Sud.

Car c'est une belle et bonne surprise que ce roman à deux voix, celles d'un fils et de son père, à l'époque du roi Hassan II (1961-1999). *Un joli chat blanc...* raconte comment changent les hommes, dans leurs corps et dans leurs têtes, d'une génération à l'autre – alors même que se perpétue un système politique tyrannique, qui tient pour quantité négligeable ses sujets les plus révérents et écrase sans pitié la moindre opposition. La manière dont la sujétion s'exprime physiquement – du tremblement d'effroi au baisemain, lequel a été formidablement décrit par Abdellah Taïa dans *Le jour du roi* (Seuil, 2010) –, tout cet alphabet de la servilité, universellement pratiqué, est ici décodé avec une joie mauvaise. Par les yeux de Balloute, bouffon du roi et donc familier du Palais, le lecteur observe, amusé, la petite foule des ministres et des représentants des différents partis qui, au signal, courent vers Hassan II « *en rajustant les pans de leur costume* » et en s'inclinant « *bassement, comme ils en ont l'habitude* ».

Balloute, lui, ne s'incline pas. « *Le bouffon du souverain, c'est le souverain. Je sais sur lui des choses qu'il ne sait pas lui-même et il en sait sur moi dont je n'ai pas idée* », songe l'ancien bateleur de la place Jamaa el-Fna, à Marrakech, devenu, par hasard, celui qui a pour tâche de distraire et faire rire le roi. A vivre aux côtés



de Sa Majesté, Balloute, sexagénaire roublard et conformiste, finit par se croire important et, pourquoi pas, indétrônable... N'a-t-il pas osé, un jour, lancer au roi « *qu'il n'y avait rien de plus difficile au monde que de faire fleurir un sourire sur la bouche d'un tyran comme lui* » ? Loin de s'offusquer, Hassan II « *est parti d'un grand éclat de rire et a quitté la pièce en se bidonnant* ». Jusqu'au jour où le roi ne rit plus.

### Tout l'alphabet de la servilité, universellement pratiqué, est ici décodé avec une joie mauvaise

Non pas à cause du bouffon et de ses blagues vulgaires. Mais à cause de son fils, un humoriste lui aussi, prénommé Hassan (comme le roi), un gagne-petit qui anime les soirées privées « *de l'élite* ». Dans l'un de ses sketchs, Hassan a égratigné le premier ministre : il en a fait un crétin pragmatique qui a la lumineuse idée, pour réduire les

dépenses de l'Etat, d'un programme éducatif « *visant à énumérer les bienfaits du jeûne et à le diffuser dans les écoles et les usines pour faire perdre aux gens leur maladie de manger, vu que le blé coûte cher au Trésor public* ».

Réussir à faire rire le public, c'est la seule chose qu'Hassan et Balloute ont en commun. Tandis que le jeune homme invente des historiettes gentiment subversives, le vieux bouffon répète au roi les plaisanteries salaces que lui souffle son copain le coiffeur. Mais la blague du premier ministre va signer la disgrâce et du fils et du père. Le premier est envoyé comme soldat faire la guerre au fin fond du Sahara. Le second se retrouve, du jour au lendemain, privé de job et de statut social. C'est leur longue et lente déroute que Youssef Fadel dépeint, sous la forme de deux monologues qui alternent et se croisent, deux plongeurs en miroir. A l'inverse de Balloute, mari volage et polygame, jouisseur à la petite semaine qui a abandonné son (premier) domicile conjugal sans même se retourner, Hassan est un senti-

mental, l'homme d'un amour unique, que la belle Zineb a accepté d'épouser ; il veille sur elle avec douceur et abnégation. Jusqu'au jour où il est enrôlé : séparé de sa femme, il n'a de cesse de la retrouver. L'histoire, sur fond de guerre des sables et d'islamisme triomphant, finit mal, bien sûr, de façon un peu surprenante. Tout amoureux qu'il soit, Hassan ne sait pas grand-chose de Zineb. Sa passion a quelque chose de convenu, comme le désir de réussite de son filou de père.

La force du roman de Youssef Fadel, dont certaines scènes, halucinées ou grimaçantes, rappellent les films de Buñuel, est dans cette mise en abîme de deux êtres ordinaires victimes de leurs propres rêves, broyés dans le silence des dictatures. ■

UN JOLI CHAT BLANC  
MARCHE DERRIÈRE MOI  
(*Qitt abyad jamil yasir ma'i*),  
de Youssef Fadel,  
traduit de l'arabe (Maroc)  
par Philippe Vigreux,  
Actes Sud, « Sindbad »,  
270 p., 22,80 €.

### Sans oublier

#### Une enfance africaine

Il y a Paradise, le bidonville où Chérie a grandi ; et puis Budapest, le quartier résidentiel d'à côté, où la fillette et sa bande vont voler des goyaves. Dans une langue gouailleuse et syncopée, celle d'une petite Zimbabwéenne née sous la dictature de Robert Mugabe, ce premier roman de NoViolet Bulawayo est le récit d'une enfance africaine – qui se poursuit, dans une deuxième partie, en « *Amélik, là, qui est si loin des tombes des ancêtres* », comme disent les esprits quand ils parlent entre eux à voix basse. Chérie est une Zazie en exil : dans la tête de sa mère et de sa tante, philosophe la gamine, « *il y a trois chez nous ; chez nous avant l'indépendance, avant ma naissance, quand les Noirs et les Blancs se battaient à qui aurait le pays. Chez nous après l'indépendance, quand les Noirs ont gagné le pays. Et puis chez nous quand tout s'est effondré, et c'est pour ça que Tante Fostalina elle est partie pour venir ici* ». Tour à tour cocasse et tragique, forçant parfois le trait, *Il nous faut de nouveaux noms* réinvente les langues de la diaspora. Un roman étonnant, ta-



lentueux, bourré de vitamines. ■ C. S.  
► **Il nous faut de nouveaux noms**  
(*We Need New Names*),  
de NoViolet Bulawayo,  
traduit de l'anglais  
(Zimbabwe)  
par Stéphanie Levet,  
Gallimard, « Du monde  
entier », 288 p., 22,50 €.

#### L'œil du peintre

C'est un roman captivant, aux atmosphères feutrées. L'héroïne y évolue entre drames et secrets oubliés. Et Béatrice Masini, dont c'est le premier livre pour adultes (elle est en Italie connue de livres pour enfants), emporte le lecteur par sa grâce et sa subtilité. Nous sommes en Lombardie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à la veille de grands changements politiques et sociaux. Bianca Petra, une jeune femme peintre, est invitée par un noble poète féru d'horticulture dans son domaine de campagne pour réaliser le catalogue illustré de la flore du parc. Bianca accomplit sa mission avec méthode et précision, tout en observant le petit monde de la propriété. Surtout, elle s'attache à Pia, une jeune servante orpheline dont elle cherche à percer le mystère en remontant le fil de ses origines inconnues. Servi par un style tout en nuances, *L'Aquarelliste* propose une belle réflexion sur le sens du possible et ses surprises. ■ FABIO GAMBARO  
► **L'Aquarelliste** (*Tentativi di botanica degli affetti*), de Beatrice Masini, traduit de l'italien par François Rosso, Editions des Deux Terres, 380 p., 23 €.

#### Portraits littéraires

Cofondatrice en 1963 de la *New York Review of Books*, Elizabeth Hardwick (1916-2007) fut une figure majeure du New York intellectuel de l'après-guerre. Elle livra en 1979 une évocation très personnelle de ses soixante premières années. *Nuits sans sommeil* avait fait l'objet d'une première publication française en 1983 ; le voici repris et augmenté de l'article que Joan Didion donna au *New York Times* lors de sa parution initiale. La clé de lecture qu'elle propose – un itinéraire revisité à la façon de Lévi-Strauss de *Tristes Tropiques* –, avec ce « *ton si particulier, mélange de modestie orientale et de mépris raffiné, d'ironie et de premier degré* », est essentielle pour percer ce catalogue de destins. Dans chacun, la femme de lettres impose un art du portrait d'une belle économie. Comme si la plume de la moraliste s'affranchissait de tout pittoresque pour ne retenir que l'essence de ces silhouettes si fermement esquissées qu'elles sont autant de figures inoubliables. ■ PHILIPPE-JEAN CATINCHI  
► **Nuits sans sommeil** (*Sleepless Nights*), d'Elizabeth Hardwick, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicole Tisserand, Buchet Chastel, 184 p., 18 €.

## Le doux dingue, son rival et le charlatan

Avec cette course-poursuite entre trois paumés, l'auteur de « True Grit » emboutit les clichés du roman noir

MACHA SÉRY

Guy Dupree a tout volé à son ami Ray Midge : sa Ford Torino, sa femme Norma, ses cartes de crédit, son meilleur imperméable et son fusil de chasse. Libéré sous caution, Dupree s'est enfui de Little Rock (Arkansas) sans attendre son procès pour insultes au président des Etats-Unis – il menaçait sa famille et le traitait « *de lâche et de rat galeux aux oreilles couvertes de croûtes* » dans des lettres signées « Jo Jo l'homme à tête de chien », « le Punk ricanant » ou « le Bouffeur de bouillie ». Par où l'on voit que l'homme est un doux dingue. Ray, son jeune rival, ne l'est pas moins. Sans réfléchir, il part sur les traces des tourtereaux grâce aux indices consignés sur ses relevés bancaires. Lui aussi est armé – un colt calibre 38.

Il emporte des bons du Trésor, un peu d'argenterie et prend la route du Texas au volant d'une Buick rouillée. La suite semble toute tracée : à destination, le cocu se vengera dans un bain de sang. N'est-ce pas ainsi que pareille odyssée s'achève habituellement ? Mais *Un chien dans le moteur* emboutit allègrement les clichés du roman noir.

N'est-ce pas ainsi que pareille odyssée s'achève habituellement ? Mais *Un chien dans le moteur* emboutit allègrement les clichés du roman noir.

#### Narration en roue libre

Dans ce troisième livre, paru en 1979 et enfin traduit en France, Charles Portis, l'auteur culte du western *True Grit*, adapté au cinéma par Henry Hathaway en 1969, puis par les frères Coen en 2010, bifurque vers des horizons plus fantaisistes. La course-poursuite qu'il entreprend de décrire prend vite des allures de cavale au petit pied. D'abord, Ray Midge s'apparente d'abord à un bonnet de nuit qu'à un aventurier. Ce jeune homme de 26 ans rase les hippies, les escrocs et les vétérans qu'il croise au bar des motels. Il n'a rien de flamboyant et ressemble à sa

voiture, qui connaît bien des ratés : pannes de moteur, plancher troué, roue crevée, un chat décapité sous le capot...

De quoi agacer le passager qu'il consent à prendre avec lui dans une localité mexicaine. Il s'agit d'un charlatan radié de l'ordre des médecins et reconverti dans la vente – moquette à poil long, chaussures pour pieds larges, bulbes de glaïeuls, pilules mange-graisse, huile de serpent. Reo Symes veut rejoindre sa mère, prédicatrice à Bézize, pour hériter d'une île qu'elle possède en Louisiane, dans laquelle il envisage de bâtir un camp pour jeunes chrétiennes ou un parc à thème consacré au président Jefferson Davis. Pourquoi n'a-t-il pas pris l'avion ? « *Je ne me suis jamais intéressé à l'aviation* ».

Ray et Reo, c'est Vladimir et Estragon, le tandem comico-absurde de Beckett. Des songe-creux monomaniaques, gentiment inadaptés et passablement inoffensifs. Le premier se passionne exclusivement pour la guerre de Sécession. L'autre ne jure que par le ma-

nuel d'un auteur obscur, atteint de scorbut, aux « *gencives spongieuses* », à côté duquel toute la littérature n'est qu'« *éructations grossières* ». Lorsque Ray Midge s'y plongera à son tour, il n'y verra pourtant qu'un traité pour représentants de commerce.

Le récit de leur quête illusoire ne possède ni intrigue solide ni dénouement en forme d'apothéose. Mais l'humour pince-sans-rire de Charles Portis, l'incongruité de ses dialogues et sa narration en roue libre garantissent le dépaysement et le plaisir, jamais différé. Il est là, constant, dans le portrait perlé de ces excentriques, un brin autistes, qui chassent des moulins à vent, affrontent des tempêtes tropicales, parlent beaucoup et ne s'écourent guère. Les épaves ont décidément beaucoup de charme. ■

UN CHIEN DANS LE MOTEUR  
(*The Dog of the South*),  
de Charles Portis, traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) par Adèle Carasso,  
Cambourakis, 272 p., 22 €.



# Enquête sur un serial menteur

Condamné pour huit meurtres dont il s'accusait, Sture Bergwall était innocent. Le journaliste Hannes Rastam a mis au jour « L'Affaire Thomas Quick »

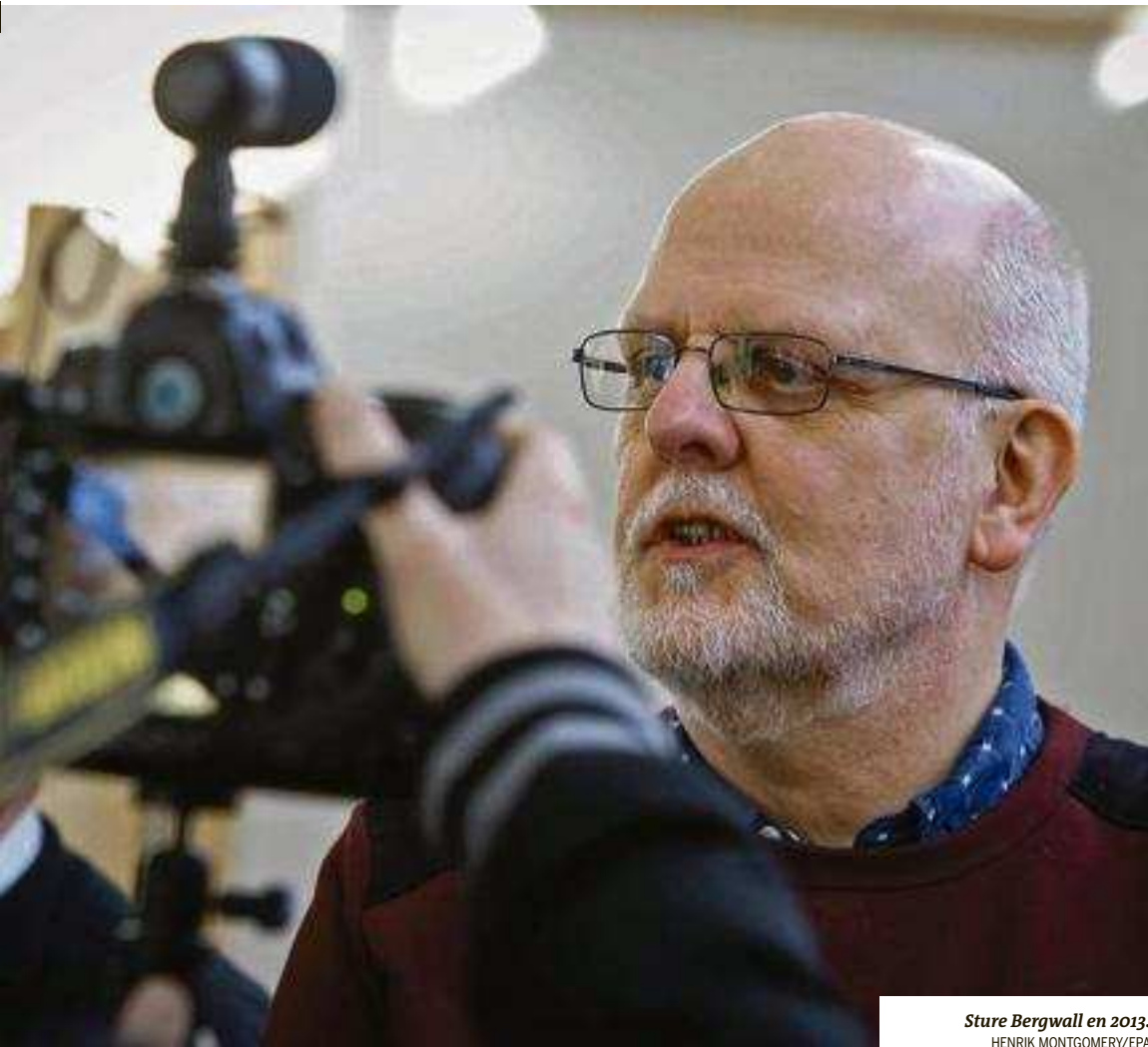
MACHA SÉRY

Le 19 mars, Sture Bergwall, 63 ans, est sorti de l'établissement psychiatrique où il crouissait depuis 1991, année où il avait commis un vol à main armée, déguisé en Père Noël, pour se procurer de la drogue. Désormais, il tient un blog où il consigne des poèmes et poste des photos. Il y parle d'amour, de la campagne, de son enfance, du droit chemin qu'il suit à présent. Et revient par fragments sur l'incroyable « affaire Thomas Quick » – nom qu'il s'était choisi. Une colossale mystification doublée d'un scandale judiciaire sans précédent en Suède, que le journaliste Hannes Rastam a racontée dans un livre à paraître en France le 4 juin.

Durant vingt ans, « Thomas Quick » fut qualifié par les médias de « *pire tueur en série que la Suède ait jamais connu* ». Il se présentait comme un sadique agressant sexuellement certaines victimes, démembrant les cadavres, cannibale à ses heures : il aura revendiqué 33 meurtres, été reconnu coupable de huit par six tribunaux différents entre 1994 et 2001. Mais en 2013, redevenu Sture Bergwall, il a été acquitté, lors d'un procès en révision, de l'ultime crime pour lequel il avait été condamné. « *Ce ne sera terminé que lorsqu'il sera blanchi de la dernière condamnation. Il n'y a plus qu'à espérer que je serai encore vivant pour assister à ça. Ce serait un beau cadeau* », disait Hannes Rastam à ses amis alors qu'il luttait contre le cancer. Hélas, décédé en janvier 2012, il n'aura pu vivre le dénouement de sa formidable contre-enquête.

## Sture Bergwall cherchait dans les journaux des faits divers non résolus pour s'incriminer

Sans l'intervention d'Hannes Rastam, jamais Sture Bergwall n'aurait quitté le quartier de haute sécurité où il était confiné. Lorsque le journaliste sollicite une entrevue, le patient ne reçoit plus de visite depuis sept ans. Après avoir beaucoup parlé à la presse, il observe un silence tétu. Hannes Rastam n'est pas un inconnu du grand public. Qu'il s'agisse de fraude dans le milieu des taxis, de détournement de subventions européennes, d'irrégularités dans le contrôle des armes à feu, de bavures policières ou de trafic d'êtres



Sture Bergwall en 2013.  
HENRIK MONTGOMERY/EPA

humains, ses reportages pour la télévision publique ont fait du bruit. Sture Bergwall, lui-même, a vu quelques-uns des documentaires qui ont valu à ce journaliste d'investigation de nombreux prix internationaux.

Monstre ou mythomane, « Thomas Quick » ? Malgré les verdicts rendus par les tribunaux, rien n'étaye l'une des hypothèses : aucune trace matérielle, nul témoin pour corroborer ses dires, rien de probant. Hannes Rastam n'a pas d'opinion sur le sujet, juste une forte curiosité attisée par la controverse. Toujours est-il qu'il n'en mène pas large ce 2 juin 2008 où il est, pour la première fois, enfermé dans une pièce avec Thomas Quick. A tout hasard, on lui laisse un petit dispositif d'alarme.

Pourquoi diable Sture Bergwall aurait-il voulu porter le poids de crimes atroces qu'il confesse alors n'avoir jamais perpétrés ? Pourquoi avoir cherché dans les journaux des faits divers non résolus pour s'incriminer ? Pour briser son sentiment d'exclusion, jouir d'un peu de considération, dit-il. Avant d'être interné, il avait vu au cinéma *Le Silence des agneaux*, de Jonathan Demme (1991), et lu *American Psycho*, de Bret Easton Ellis (Vintage Books, 1991). « *C'est comme ça que je me suis intéressé aux tueurs en série* »,

## Extrait

« Seppo Penttinen, qui avait mené tous les interrogatoires avec Quick, expliqua au tribunal pourquoi, selon lui, l'accusé avait modifié sa version des faits tout au long de l'enquête. Il "devait protéger son être intérieur en inventant quelque chose qui s'approchait de la vérité". Pourtant, au cœur de son récit, les souvenirs de Quick étaient clairs et précis, d'après Penttinen. Sven Ake Christianson expliqua les difficultés qu'avait Quick à se souvenir de ses crimes et décrivit deux mécanismes à l'action contraire dans le fonctionnement de la mémoire humaine. D'un côté, nous souvenir de ce qui nous a fait du mal constitue un important mécanisme de survie, mais de l'autre côté, il nous est impossible de "ressasser tous les malheurs qui nous sont arrivés". Il est primordial de pouvoir oublier, conclut-il. »

L'AFFAIRE THOMAS QUICK, P. 50

confiera-il au journaliste. Erigé en figure du mal absolu et en nouvelle icône de la culture populaire, le *serial killer* fascine. Lorsque Thomas Quick a commencé à égrener ses révélations, ce fut presque une aubaine. Au plus fort de la tempête judiciaire, un maître de conférences en psychologie s'entretenait tous les jours avec lui, espérant, presque avec gourmandise, qu'il élucide les comportements d'autres tueurs en série. Après ses faux aveux, l'homme se dit donc innocent. Soit ! Encore faut-il le prouver. Hannes Rastam épluche méthodiquement son dossier médical et judiciaire, soit 5918 documents. Des pièces à

décharge semblent avoir disparu, des transcriptions d'interrogatoires, la version in extenso des enregistrements vidéo réalisés lors des reconstitutions des meurtres... En fait, elles n'ont jamais été versées aux archives, donc jamais communiquées aux médias, aux magistrats ni aux tribunaux.

Sture est un toxicomane, atteint de troubles psychologiques. Depuis l'âge de 14 ans, il sniffait des solvants, se dope aux amphétamines. Sous l'emprise de stupéfiants, il a dans le passé agressé quatre garçons et poignardé un étudiant à Uppsala. Et l'hôpital psychiatrique où il est interné alimente son addiction. Pire, plus il avoue de crimes, plus ses thérapeutes lui dispensent des benzodiazépines (Xanax, Rohypnol). Hannes Rastam réalise trois documentaires démontant l'engrenage psychologique et judiciaire dans lequel l'homme s'est retrouvé piégé. Après leur diffusion, le gouvernement diligente une commission d'enquête. Un avocat propose ses services *pro bono*. Et les procès en révision se succèdent. Sorti en Suède pendant l'été 2012, *L'Affaire Thomas Quick* s'est écoulé à 80 000 exemplaires. Un chiffre considérable pour un pays de 9 millions d'habitants.

Les six frères et sœurs de Sture lui ont pardonné ses affabulations. Les responsables de ce fiasco – médecins, policiers, procureur – ont été promus. Et les vrais meurtriers courent toujours. ■

## C'est d'actualité

## Padura attaqué par les fidèles de Castro

LE CUBAIN Leonardo Padura, auteur de *L'Homme qui aimait les chiens* (Métailié, 2013), a été une des vedettes de la récente Foire du livre de Buenos Aires. Ce roman sur Trotsky et son assassin, d'une lucidité déchirante sur le dévoiement de la révolution castriste, a bouleversé les lecteurs de gauche attachés à Cuba, ne serait-ce que de manière sentimentale, romantique.

A cette occasion, Padura a accordé un entretien au quotidien argentin *La Nación*. Il y évoque le héros récurrent de ses polars : « *Mario Conde est un personnage typique de ma génération, qui traîne la nostalgie, le désenchantement, les espoirs perdus, les illusions encore existantes*. » Exerçant toujours son premier métier de journaliste, Padura expose par ailleurs son scepticisme à l'égard du « *journalisme militant* » : « *Le militant obéit au Parti. Le Parti décide et commande. Et le journaliste disparaît*. »

La réplique des thuriféraires du castrisme ne s'est pas fait attendre. Le sociologue argentin Atilio Boron a ouvert les hostilités : « *Comment peut-on parler des échecs et des distorsions de la révolution sans dire un mot sur l'impérialisme américain et son criminel blocus de Cuba depuis 55 ans* » ? Une telle « *myopie unilatérale* » reviendrait à attribuer l'échec du régime « *à l'incompétence de sa direction* ». Et d'ajouter : « *Je crois que celui qui n'est pas disposé à parler de l'impérialisme américain devrait se réduire au silence à l'heure d'émettre une opinion sur la réalité cubaine*. »

### « Alibi politique »

A La Havane, l'écrivain Guillermo Rodríguez Rivera, figure influente de l'intelligentsia, a pris le relais. Il disqualifie Ivan, le personnage cubain de *L'Homme qui aimait les chiens*, « *absolument pas représentatif de la réalité cubaine* ». Or Ivan incarne un écrivain écrasé par les interdits, qui établit justement le lien entre le stalinisme et Cuba soumise à l'influence soviétique.

Rodríguez Rivera attaque aussi l'indépendance dont se prévaut Padura : « *Cette volonté d'indépendance des êtres humains est beaucoup plus un désir qu'une réalité, trop souvent utilisée comme un alibi politique. Les journalistes cubains opposés à la Révolution cubaine traitent les révolutionnaires d'"officiels" et s'appellent eux-mêmes "indépendants", même s'ils dépendent économiquement de certaines institutions qui les soutiennent et politiquement de certains pouvoirs*. » Padura est donc assimilé par Rodríguez Rivera aux dissidents, considérés à La Havane comme des « *mercenaires* », passibles de prison.

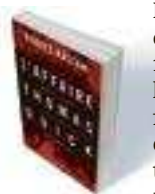
Le cinéaste cubain Juan Carlos Tabío, coréalisateur de *Fraise et chocolat* (1993), a été le premier à prendre la défense du romancier. « *Faut-il commencer par le cliché préalable de l'impérialisme et du blocus chaque fois qu'un article journalistique, un roman ou un film aborde de manière réflexive, critique, un aspect de notre réalité* ? », se demande-t-il. Les illusions perdues sont-elles « *provoquées par l'impérialisme et le blocus ou par l'immobilisme et les restrictions absurdes que notre chère bureaucratie a imposées de manière verticale durant toutes ces années* ? », renchérit-il.

« *A Cuba, où tous les moyens de diffusion sont sous le contrôle direct du Parti, nous avons besoin de journalistes vraiment indépendants*, précise le réalisateur. *Les artistes et les écrivains devaient toujours être indépendants, autrement ils deviennent officiels, c'est-à-dire des fonctionnaires*. »

L'écrivain et scénariste Arturo Arango souligne le moment choisi pour ce « *bombardement* » contre Padura. Lorsque ce dernier reçut le Prix national de littérature en 2012, peu de voix s'étaient opposées à cette récompense (même si Rodríguez Rivera avait alors exprimé son désaccord, au nom d'écrivains plus âgés et méritants). Mais lorsque le même prix a été attribué en 2013 à la poétesse Reina María Rodríguez, le microcosme littéraire de La Havane s'en est ému. Pourquoi ? Parce que trop, c'est trop. « *Parce que tous les deux ont écrit des œuvres non conformistes, douloureuses, critiques, centrées sur la Cuba qu'ils ont vécue* », estime Arturo Arango.

Et de conclure : « *L'émancipation d'un pays ne peut pas être opposée à l'émancipation des personnes. Le prix de la liberté de Cuba ne saurait être le sacrifice de la liberté des Cubains – même s'il ne s'agit que de la liberté de penser et de s'exprimer*. » ■ PAULO A. PARANAGUA

## Des inspecteurs aux psychiatres, une faillite collective



« *Ils étaient tous contents et satisfaits ! (...) On nous a servi tout un tas de plats différents, et on s'est goinfrés tout en discutant*, racontera le prétendu criminel, Sture Bergwall, alias Thomas Quick. *Comme une fête dédiée au meurtrier, après une reconstitution réussie ! C'était écoeurant et macabre...* » A la lecture de l'enquête exhaustive menée par Hannes Rastam,

on peine à imaginer que quiconque ait pu prendre au sérieux ce toxico affabulateur et l'inculper de huit meurtres. L'instruction judiciaire ? Truffée d'inhérences. L'unique indice jamais glané au cours de cette affaire est un fragment d'os humain découvert dans un bûcher. Un vulgaire bout de bois, conclura un expert cité lors d'un procès en révision ! Comment Quick a-t-il pu à ce point changer les versions des faits sans que sa crédibilité fût jamais remise en cause ? Il tenait la plupart de ses informations des journaux, quand elles n'étaient pas soufflées par sa thérapeute, experte en mémoire mandatée près de lui, ou par l'inspecteur chargé des interrogatoires. La faillite est collec-

tive : les psychiatres, adeptes jusqu'à l'aveuglement de la théorie des souvenirs refoulés et de la reproduction de « *l'environnement interne et externe* » d'un crime afin de réveiller la mémoire, les policiers qui ont écarté des confessions du suspect tout ce qui ne cadrerait pas avec la réalité : mobiles, complices présumés, détails sur les circonstances des meurtres... Effarant. ■ M. S.

L'AFFAIRE THOMAS QUICK.  
MENSONGES ET VÉRITÉS DU TUEUR EN SÉRIE QUI TERRORISA LA SUÈDE  
(*Thomas Quick. Att skapa en seriemördare*), de Hannes Rastam, traduit du suédois par Lucas Messmer, Denoël, 656 p., 24 €.



Creusant la thèse d’une étroite connexion entre connaissances et pratiques sociales, deux historiens anglo-saxons éclairent l’avènement de la science moderne

# Comment s’impose une vérité

CLAIRE JUDDÉ DE LARIVIÈRE

La modernité est fille de l’expérience. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, il ne suffit pas d’un discours d’autorité, de témoignages et de croyances pour établir la vérité. La science exige des preuves, une démonstration et des expérimentations. Mais la définition de la modernité scientifique peut-elle s’en tenir là ? C’est la question qui anime de longue date les recherches de Steven Shapin et Simon Schaffer, historiens des sciences mondiale-ment reconnus, respectivement professeur à l’université Harvard et de Cambridge.

Ensemble, ils ont profondément marqué la discipline en publiant *Léviathan et la pompe à air*. *Hobbes et Boyle entre science et politique* (paru en 1985 et traduit en français en 1993, La Découverte), un ouvrage majeur dans lequel ils analysaient la controverse entre les tenants de l’expérimentation et ceux de la théorie dans la quête de la vérité. En reliant le débat scientifique à son contexte politique et sociologique, et en montrant l’étroite connexion entre connaissance et pouvoir, les deux historiens posaient les fondements d’une méthode qui a depuis nourri leurs travaux et de nombreux débats au sein de la discipline.

Deux traductions concomitantes permettent au lecteur français de mesurer la fertilité de cette approche. Dans *Une histoire sociale de la vérité*, désormais devenu un classique, et traduit pour la première fois, Shapin pose la question de la construction du savoir comme « *bien collectif* » dans l’Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle. C’est parce que certaines théories scientifiques étaient défendues par les gentilshommes qu’elles étaient considérées comme honnêtes et dignes de confiance. Le discours de la vérité était inséré dans une économie morale, des conventions sociales et politiques dominées et définies par la noblesse. C’est donc les interactions entre les publics de l’épo-

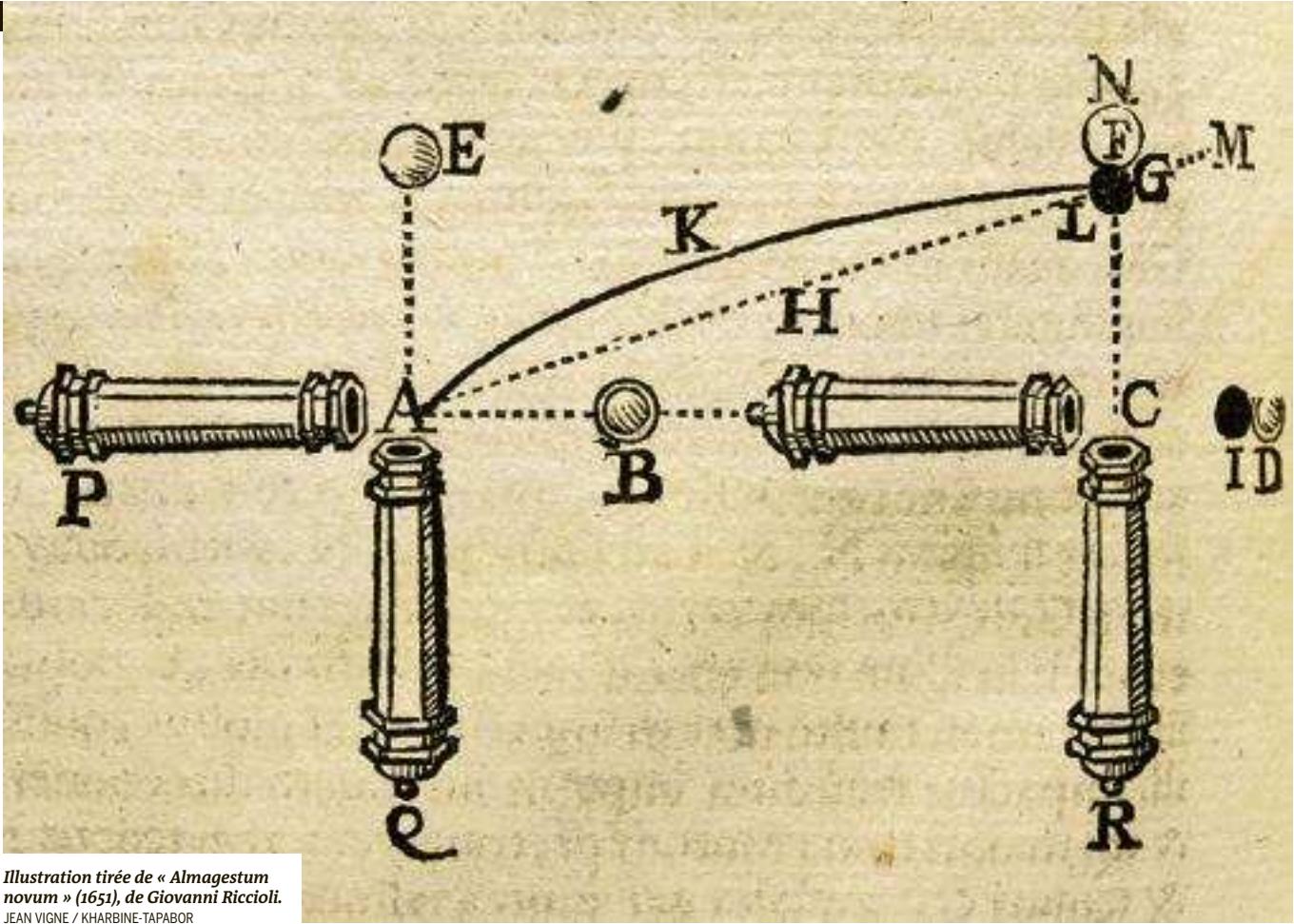


Illustration tirée de « *Almagestum novum* » (1651), de Giovanni Riccioli.  
JEAN VIGNE / KHARBINE-TAPABOR

que, la mondanité et les pratiques de civilité, qui éclairent comment certaines instances de validation et une vérité scientifique ont pu s’imposer.

L’ouvrage de Simon Schaffer rassemble huit études majeures écrites durant les vingt dernières années, où se dessinent les contours de cette science moderne, en Europe et au-delà, entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles. En refusant le mythe d’un progrès uniforme et d’un « *principe universel des découvertes* », il reconstitue au contraire l’espace polymorphe de la science, fait d’académies et de salons, d’expériences ratées et réussies, réalisées en public et mises en spectacle. Schaffer, qui sera l’invité de la prestigieuse conférence Marc Bloch le 3 juin, à la Sorbonne, interroge les mécanismes de la persuasion et la façon dont les savoirs s’imposent dans un monde qui se globalise.

Chacun à sa façon, ces deux ouvrages forcent à déplacer le re-

gard, délaissant les grands traités scientifiques pour les manuels de bonnes mœurs et la littérature moraliste dans lesquels Shapin traque les discours sur la vérité. Ou pour les récits d’expérimentation, de bricolage d’instruments et de débats techniques grâce auxquels Schaffer met au jour la science en train de se faire.

Leurs récits s’incarnent dans des parcours, ceux des figures scientifiques de renom dont la biographie a fixé l’histoire des sciences, Robert Boyle ou Isaac Newton par exemple, mais aussi des acteurs plus inattendus, le teinturier anglais Stephen Gray, inventeur

des années 1730 d’un « *plannétarium électrique* », des chi-

mistes italiens à la recherche de flatulences inflammables, des charlatans qui font des expériences un spectacle, et tous les techniciens invisibles qui s’activent dans les laboratoires. Les choses sont aussi des acteurs essentiels de cette histoire – les télescopes et les eudiomètres avec lesquels on analyse les gaz, les comètes et les tremblements de terre –, fondant une pratique qui l’emporte sur l’ordre du discours.

La science moderne, pour désintéressée et pure qu’elle puisse nous sembler, apparaît ainsi enchâssée dans des systèmes de contraintes, des pratiques sociales, des réseaux de pouvoir et des procédures de validation qui conditionnent la vérité. Les deux historiens nous invitent ainsi à nous interroger sur les mécanismes de la confiance et la place accordée aux experts, en remplaçant la science dans l’entrelacs des enjeux politiques et sociologiques qui en déterminent la valeur et le contenu. ■

## Sans oublier

### Héroïne de l’ombre

Avec *L’Institutrice d’Izieu*, Dominique Missika poursuit son récit de la France sous l’Occupation, qu’elle mène de livre en livre, à hauteur d’hommes anonymes ou illustres, à travers témoignages et expériences singulières. La colonie d’Izieu, fondée au printemps 1943 par des organisations juives résistantes, où transitèrent des enfants arrachés à l’extermination, fut, le temps de son existence (un an), un miracle dans la France vichyste occupée par les nazis. La rafle ordonnée et exécutée le 6 avril 1944 par Klaus Barbie, qui envoya à la mort les 43 enfants présents ce jour-là, n’en fut que plus traumatique. L’historienne donne la mesure de ce cauchemar en retraçant la destinée de l’institutrice alors affectée à Izieu, afin que ces enfants pussent eux aussi jouir de l’instruction publique. Gabrielle Perrier est son nom. Révélée au public au procès Barbie (1987), où elle témoigna la première fois, elle reste peu connue. Cette femme de l’ombre fut, pourtant, au plus près de ces enfants venus de l’Europe entière. Sa vie en fut bouleversée. En archiviste romancière, Dominique Missika fait enfin entrer dans l’histoire cette actrice de l’une des tentatives les plus décisives de sauvetage des enfants juifs sous l’Occupation. ■ **MARIANNE DAUTREY**  
► *L’Institutrice d’Izieu*, de Dominique Missika, Seuil, 245 p., 19 €.

### La scène conquérante

« Elle est devenue l’idiome de tous les princes de l’Europe », écrit La Dixmerie en 1765, évoquant la langue française. On parle bientôt d’Europe française, d’universalité d’une civilisation rayonnant depuis Paris vers les cours étrangères. Le répertoire du théâtre français (mené par Molière, Corneille, Racine, puis Voltaire) se diffuse de Vienne à Saint-Petersbourg. Pourtant, le royaume bourbon est en crise militaire, financière, bientôt institutionnelle et politique. Mais l’identité française se construit alors sous le signe de la culture, davantage que comme patrie. L’historien Rahul Markovits, dans un premier livre riche et stimulant, *Civiliser l’Europe*, prend à bras-le-corps cette conception de la France comme vecteur de cette « *urbanité galante* ». Il en démontre la pertinence en suivant le succès des troupes et du répertoire sur le continent. Il en souligne l’enjeu politique, aussi bien localement que dans la circulation des idées. Il en montre enfin les limites, révélant comment un contre-répertoire national, anglais, allemand, italien, russe... s’oppose bientôt au prosélytisme du théâtre français. ■ **ANTOINE DE BAECCQUE**  
► *Civiliser l’Europe. Politiques du théâtre français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, de Rahul Markovits, Fayard, « L’épreuve de l’histoire », 408 p., 24 €.

# L’islam sur le divan

Selon Fethi Benslama, la psychanalyse peut aider le monde arabo-musulman à accéder à la modernité

ELISABETH ROUDINESCO

Psychanalyste et professeur de psychopathologie à l’université Paris-Diderot, ancien élève de Georges Devereux et ami de Jacques Derrida, Fethi Benslama a été le premier, avec la publication en 2002 de *La Psychanalyse à l’épreuve de l’islam* (Aubier), à penser la question de l’introduction de la doctrine psychanalytique dans le monde arabo-islamique, marqué, comme il le soulignait déjà, par un « *dérèglement de la subjectivité* », dont les symptômes les plus évidents seraient le traitement réservé aux femmes, à qui on dénie la qualité de

sujet, et la radicalisation des masses dans un obscurantisme religieux. Et il indiquait comment la psychanalyse, doctrine rationnelle, pouvait contribuer à lever des refoulements et à permettre, selon lui, à ce monde d’accéder aux Lumières et à l’avènement d’une société démocratique.

C’est pourquoi ce nouvel ouvrage, composé d’articles et de conférences devenus introuvables, et précédé d’une excellente introduction, est d’un intérêt majeur aujourd’hui. Il prolonge cette réflexion à travers des commentaires subtils sur, par exemple, la condamnation de Salman Rushdie en 1989, ou encore sur des textes du philosophe Averroès (1126-1198), de l’historien allemand Ernst Kantorowicz (1895-1963) et du théologien Ibn Arabi (1165-1240).

Cherchant à décrire la « *guerre des subjectivités en islam* », qui

n’est rien d’autre, selon lui, que « *la guerre que les musulmans se livrent à eux-mêmes* » dans leur rejet collectif des Lumières dites « occidentales », Fethi Benslama propose de l’analyser à partir de quatre figures de la « *mort volontaire* » qui rendent inopérante toute entrée possible de l’islam dans le temps de l’Histoire : le « *djihadisme* », parodie d’un engagement héroïque ; le culte de la « *bombe humaine* », fondé sur l’apologie de l’humain démembré ; « *l’immolation par le feu* », acte de désespérance absolue ; la pratique du « *harrag* » ou du « *brûleur* » – celle de l’immigré clandestin –, consistant à choisir inconsciemment des naufrages en mer, l’exil n’étant alors qu’un moyen de hâter l’anéantissement du corps et de l’âme.

Dans cette analyse, l’auteur prend en compte autant les sou-

lèvements du « printemps arabe » de 2011 que la situation géopolitique des représentants du troisième monothéisme, partagés, selon lui, entre un désir d’accéder aux Lumières et une pulsion contraire qui les conduit tantôt à un retour vers la tradition (les « *contre-Lumières* »), tantôt à un rejet terroriste du principe même des Lumières (les « *anti-Lumières* »).

### La culture de l’autre

Refusant toutefois de désespérer ce monde religieux dont il s’est détaché, en venant vivre en France en 1972, Fethi Benslama propose clairement à tous ceux qui se réclament d’une « *identité musulmane* » d’adopter les principes de la laïcité républicaine et de cesser, grâce à une réflexion freudienne sur leur subjectivité pathologique, de s’enfoncer dans les

ténèbres des blasphèmes, des fatwas et du djihad. Manière pour lui de renouer avec le *Divan oriental-occidental*, ce grand poème de Goethe, admiré par Freud, sur la nécessité interne aux Lumières allemandes (*Aufklärung*) de s’inspirer de la culture de l’autre pour se définir elle-même.

Et pour étayer son propos, Benslama évoque la rencontre du 11 décembre 1798 entre Bonaparte et le cheikh Al-Sadate. Rendant hommage aux Arabes, qui avaient su autrefois cultiver les arts et les sciences, le général républicain soulignait combien ils avaient perdu leurs anciennes connaissances. Et le cheikh d’affirmer qu’il leur restait le Coran. Bonaparte demanda alors si le Coran enseignait à fonder le canon. Le cheikh et ses compagnons répondirent hardiment que oui.

Telle est donc pour Fethi Benslama la scène inaugurale du déni des Lumières dont doit sortir le monde arabo-islamique pour accéder à la modernité. ■

LA GUERRE DES SUBJECTIVITÉS EN ISLAM, de Fethi Benslama, Lignes, « Fins de la philosophie », 384 p., 21 €.

**L’IMPÉRISSABLE BIBLIOTHÈQUE à COLONNADES de PARINGER**



Changez de perspective, en allant chercher un bon livre ... Tous modèles à vos mesures, et même au fur et à mesure. Doc sur demande.

... Mieux : Une visite ! ... **PARINGER**, 121, rue du Cherche-Midi - Paris 6<sup>e</sup>  
Tél. : 01.42.22.22.08 - [www.paringer.fr](http://www.paringer.fr)



Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

# La vie au Village



EVIDEMMENT, vous ne savez pas danser la rumba afro-cubaine... J'en étais sûr ! Mais aussi, que n'avez-vous fréquenté le Park Plaza et les clubs latinos du Spanish Harlem, à New York, en 1946 ? C'est là que vous auriez appris le rythme et surtout comment le déjouer, à voler plutôt que danser, en suspension, à contretemps, dans la pure extase de l'instant. Tant pis pour vous. Mais vous pouvez nourrir des regrets, ça oui, parce qu'à la fin de la nuit vous auriez regagné en titubant votre chambrette dans Greenwich Village. Et vous auriez su ce que c'est que de vivre une époque exaltante, post-cataclysmique, quand tous les ressorts trop longtemps comprimés se détendent, quand les corps s'émancipent et que les esprits s'affranchissent, quand le monde enfin fait sa mue et que l'on peut se croire revenu à l'aube des temps pour repartir du bon pied, le plus léger des deux, celui qui connaît la rumba.

Pourquoi ne disposons-nous pas de la faculté de fragmenter la durée de notre existence afin de la vivre quand bon nous semble ? C'est une suggestion que je fais aux pouvoirs suprêmes. Puissent-ils m'entendre ! Alors je me transporte à Montmartre en 1920 ; j'entre en léthargie dès que la guerre menace ; et je renaiss donc à Greenwich Village en 1946 : « *Les rues et les bars étaient remplis d'écrivains, de peintres, et du genre de jeunes hommes et femmes à rechercher leur compagnie.* » Voici ce que nous en dit Anatole Broyard (1920-1990), écrivain et éminent critique littéraire du *New York Times*, dans ses Mémoires inachevés de ce temps-là, *Kafka faisait fureur*.

Philip Roth a nié s'être inspiré de lui pour camper l'universitaire Coleman Silk, le personnage de son roman *La Tache*. Il n'en reste pas moins que l'un comme l'autre ont choisi de cacher leur origine ethnique et, à la faveur de leur teint clair, de se faire passer pour Blancs afin d'échapper aux avanies et aux injustices que subissent alors les Américains noirs. Chacun pour sa peau, en quelque sorte. Gardons-nous de juger de tels choix qui peuvent aussi bien être vus, d'ailleurs, comme d'habiles stratégies d'infiltration, un rusé jeu de masques. Cela surprend, cependant, de la part d'Anatole Broyard, qui fit preuve toute sa vie d'une grande indépendance d'esprit et d'une franchise sans honte ni frilosité.

« *Une guerre est comme une maladie ; quand elle se termine, vous avez l'impression de ne vous être jamais senti aussi bien* », écrit-il dans ce livre, à la fin des années 1980. Etudiant à la New School de New York, l'ex-GI fait la connaissance de Sheri Donatti, « *une ver-*



EMILIANO PONZI

sion plus radicale d'Anaïs Nin, dont elle était d'ailleurs la protégée. Sheri incarnait toutes les nouvelles tendances de l'art, du sexe et de la psychose ». Elle peint des tableaux abstraits qu'Anatole ne comprend pas mais qui lui semblent participer au grand mouvement de libération de la société. Tout explose, en effet. L'écrivain décrit avec un enthousiasme communicatif, et que modère à peine, parfois, un soupçon d'ironie, la vie de ces artistes en devenir, écartelés entre leurs pulsions libidinales et leur goût de la théorie : « *Le cubisme avait*

KAFKA FAISAIT FUREUR  
(*Kafka Was the Rage. A Greenwich Village Memoir*),  
d'Anatole Broyard, traduit  
de l'anglais (Etats-Unis)  
par Julie Sibony, Christian  
Bourgeois, 182 p., 15 €.

contaminé le visage humain et les gens du Village aimaient discuter ossature. »

La grande qualité de ce livre continuellement réjouissant tient dans l'ancrage autobiographique de cette peinture d'une révolution des mœurs et des consciences. Des tableaux se succèdent dont l'auteur occupe tantôt le centre, tantôt la marge. Il se montre tel qu'il fut, plein d'élans et de désirs, un peu ridicule quelquefois mais formidablement en phase avec cette époque et ce lieu. Il croise Dylan Thomas, fréquente des écrivains et critiques un peu oubliés aujourd'hui, Delmore Schwartz ou Clem Greenberg. Il ouvre une librairie de livres d'occasion triés sur le volet qu'il refuse parfois de céder, même quand il voit entrer des lecteurs en manque, aux « yeux exorbités, quasiment de l'écume aux lèvres, prêts à payer n'importe quelle somme pour un Kafka ».

**Anatole Broyard se montre tel qu'il fut, plein d'élans et de désirs, un peu ridicule parfois mais en phase avec cette époque et ce lieu**

Nous lisons ces Mémoires avec un constant intérêt, un constant sourire aussi et, tout à coup, sur la fin, le livre devient plus étonnant encore. Anatole Broyard nous a confié déjà, non sans amusement, que la psychanalyse paraissait alors à tous « *plus ou moins inévitable* » et, quant au communisme, qu'il était « *l'adolescence de la politique, une phase ingrate par laquelle vous étiez obligés de passer* », mais les pages qu'il consacre à la sexualité et à ses représentations sont d'une acuité et d'une intelligence rares : « *Le sexe en 1947 était comme ces jouets compliqués qu'il faut monter soi-même, en cent pièces détachées et sans mode d'emploi.* » En ce temps-là, dit-il, un corps nu était une incongruité stupéfiante et « *l'énergie de tout ce désir non dépensé, de l'impatience du sexe, était un immense courant traversant la vie américaine* ». L'auteur raconte les interminables tractations qui précédaient l'étreinte, le déshabillage des jeunes femmes inhibées, maladroites, embarrassées de leur pudeur et de leur silence.

Nous assistons à ce dégel, à la libération soudaine de ces forces contenues qui profitent aussi à l'art. Au reste, écrit Anatole Brochard, « *le sexe était de l'art moderne* ». Greenwich Village, 1946, on y retourne ? ■

Figures libres

ROGER-POL DROIT

## Petits enfers quotidiens, cartographie



LE PARADIS, pour certains, ce sont les autres. Leur présence, leur attention, leur affection, leur solidarité... tout est bon. Même leurs critiques, ou leurs détresses, sont des incitations à devenir meilleur. Ceux qui voient le monde ainsi vont répétant, avec John Donne, « *No man is an island entire of itself* » et s'orientent dans un monde toujours hospitalier, au fond. Quand il se révèle garni d'épines, ces bienheureux diront encore que de minimes désagréments appartiennent forcément aux buissons de roses. Au contraire, la tribu des grincheux perçoit l'existence des autres comme source de nuisances sans nombre, intarissable jaillissement de désagréments maléfiques, imprévisibles, exaspérants.

Pour atteindre pareil résultat, il suffit somme toute de peu : une bonne dose d'hypocondrie, une

misanthropie assez ordinaire, une propension exacerbée à l'agacement. Ajoutez quelques effets de plume, un certain goût de l'excès. Mélangez, ne laissez pas reposer, vous obtiendrez une cartographie burlesque des enfers ordinaires.

C'est ce que propose Julien Jouanneau en une série de courts textes peu classables, qui ne font ni essai ni roman. Il y dissèque les catastrophes intimes

que déclenchent, dans son quotidien, les négligences foisonnantes des autres, leurs goujateries répétées, leurs kyrielles de sécrétions crasses et d'effluves offensants. A table, il y a toujours un autre pour balancer un postillon dans son tartare. Dans le métro, quantité d'autres ont mauvaise haleine, fortes aisselles et cheveux gras. De la piscine, où la verrue plantaire est en embuscade, aux toilettes publi-

ques, où grouillent les miasmes, les autres s'appliquent à le rendre fou, en disséminant bactéries, scories et virus. Moralité : « *La Terre est régie par un réseau titaniques connecté d'organismes vivants, sauf que leur réel objectif ne consiste pas à développer la vie, mais l'énervement maximal.* »

**Ronchonnement schopenhauerien**

Cette irritation est entretenue par quantité de pièges, habilement dissimulés un peu partout dans le quotidien le plus banal. Cet apéritif paraît innocent et paisible, ce n'est qu'un leurre : les olives dissimulent des noyaux dont on ne sait que faire, une fois évité, de justesse, de s'y casser les dents. Les tomates cerises giclent au-delà de toute attente, comme d'ailleurs les chocolats, qui dissimulent de plus en plus souvent quantité de liqueurs prêtes à s'épandre. Et si la boulangerie semble devoir ras-

surer, avec sa baguette tiède, celle-ci se révèle méthodiquement conçue pour être intransportable, se pliant par le milieu et se brisant inéluctablement.

Bref, le monde, selon Jouanneau, est une cascade d'emmerdements dont les autres, et eux seuls, sont la cause. Cet enfer des détails qui tuent est assez loin de Dante, on s'en doute. Il fait plutôt songer à quelque ronchonnement schopenhauerien, revu par Groucho Marx et mâtiné de *Supercondriaque*.

Si rien ne va tout au long du jour, le malheur commence au réveil : « *Le matin fonctionne en antichambre des galères à ingurgiter dans la journée.* » Voilà qui paraîtra certainement excessif à tous ceux qui voient en chaque aube, sous la figure antique de l'Aurore aux doigts de rose, la promesse d'un avenir vierge. Pour ma part, j'aurais tendance à croire qu'un homme qui n'aime pas le matin ne peut pas être fondamentalement mauvais. ■

L'image dans le texte

CATHERINE MILLET  
écrivain

## Lawrence par touches



IL NE SERA PAS DIT que l'année pendant laquelle cette rubrique m'aura été confiée sera passée sans que je parle de l'objet de ma passion : David Herbert Lawrence. L'occasion m'en est offerte par Le Bruit du temps, qui réédite dans l'ordre chronologique, et dans une nouvelle et remarquable traduction de Marc Amfreville, l'intégralité de ses nouvelles. Le cinquième et dernier tome vient de paraître, qui porte le titre de la nouvelle la plus longue (une *novella*, disent les Anglo-Saxons), *La Vierge et le Gitan*, datée de 1926. Le couple ô combien excitant qu'elle met en scène précède de quelques mois celui, scandaleux, que forment Lady Chatterley et son garde-chasse. Le recueil contient d'autres textes fameux, comme « Le Coq fugueur », plus connu chez nous sous le titre « L'Homme qui était mort », récit de la rencontre encore plus improbable du Christ ressuscité avec une prêtresse d'Isis... Lawrence mourra quatre ans plus tard, à 44 ans. Il est plus que jamais mordant, profond et radical.

Le bon prétexte que j'ai trouvé pour faire entrer cet ouvrage dans la thématique de ma colonne est l'usage des couleurs et des métaphores. Lawrence, qui peignait et dont les tableaux ont été aussi censurés que sa littérature, précise toujours, pour tout, les couleurs à la façon d'un peintre sur un dessin préparatoire ; l'homme a une moustache noire et porte un foulard de soie rouge et jaune, la femme près de lui est coiffée d'un foulard gris et blanc. Plus loin, il ajoute que le chandail de l'homme est vert, sa veste chinée vert et noir, et répète que le foulard est rouge et jaune, quant aux bas de la femme, ils sont ornés de motifs fauve et blanc cassé. Mais ce sont les verts qui dominent tout au long du récit ; Lawrence en distribue les touches de différentes nuances. Littéralement, les noms de couleur émaillent le texte.

**Au vol**

Quant aux métaphores, elles sont désarmantes. La grand-mère tyrannique est une « *femme obèse, végétant dans sa cité comme un gros champignon taché de rouge* », et son triple mention « *lui laiss[e] autant de cou qu'une double pomme de terre* ». Ailleurs, elle ressemble « *à ce vieux crapaud qu'Yvette avait observé avec fascination sur le rebord de la ruche...* » S'ensuit un long paragraphe sur le crapaud en question qui finit écrasé sous une pierre maniée par le jardinier. On est loin de la métaphore proustienne qui coule de source, évidente. Lawrence donne l'impression d'avoir attrapé au vol ce qui passait de plus prosaïque dans son esprit, à la façon dont les enfants usent parfois de n'importe quel mot comme d'une insulte : « *Espèce de maison !* »

Même les images les plus poétiques saisissent le lecteur par leur audace ou leur incongruité. Dans une extraordinaire scène d'inondation (qui préfigure la crue du Mississippi dans *Si je t'oublie, Jérusalem*, de Faulkner), qui projette les corps de la vierge et du Gitan l'un contre l'autre, les crêtes des vagues « *s'avançaient tels des lions de pierre* » (« *a wall of lions* », écrit Lawrence). D'un homme qui cherche à dissimuler ses faiblesses, il dit : « *Il voulait, à ses propres yeux, faire preuve d'un naturel fascinant, tout comme les femmes souhaitent porter des robes éblouissantes.* » Ces comparaisons produisent le même effet de spontanéité que lorsqu'on saisit le premier objet qu'on a sous la main pour préciser sa pensée : « *Tu vois, grand comme ce cendrier, là.* » Elles prennent le lecteur de court, comme si Lawrence l'avait apostrophé. Moi aussi, je vais chercher une image : le style de Lawrence vous tombe dessus comme une pluie drue qui vous trempe jusqu'aux os. ■

LA VIERGE ET LE GITAN ET AUTRES NOUVELLES  
(*The Virgin and the Gypsy*),  
de D. H. Lawrence, traduit de l'anglais par  
Marc Amfreville, Le Bruit du temps, 256 p., 23 €.



Abnousse Shalmani

Née en Iran, exilée à Paris, l’auteure de « Khomeiny, Sade et moi » raconte comment la littérature libertine du XVIII<sup>e</sup> siècle lui a offert les armes de son émancipation

Dévoilée par les Lumières

FLORENCE BOUCHY

Abnousse Shalmani est née plusieurs fois. La première, en avril 1977, à Téhéran. La deuxième, en 1983, lorsque, petite fille de 6 ans dans l’Iran de Khomeyni, elle a refusé de porter le voile pour aller à l’école, a retiré ses vêtements et a traversé régulièrement la cour en culotte, ou même « cul nu ». « Car enfin, se dit-elle, qu’est-ce qu’il y a en moi de si affreux qu’on veuille me recouvrir ? Qu’est-ce que j’ai ? » La troisième fois qu’elle est née, c’est « en foulant le sol français », en 1985, lorsque sa famille a fui le régime iranien pour se réfugier en France. La quatrième, ce fut à 18 ans, en découvrant « la littérature libertine du XVIII<sup>e</sup> siècle français », où la raison libère joyeusement les esprits et les corps, tout autant que les corps accompagnent et permettent l’avènement des Lumières, révélant leur charge politique et leur portée révolutionnaire. On ajouterait à cette liste, sans grand risque de se tromper, qu’Abnousse Shalmani est née encore une cinquième fois, comme écrivain, avec *Khomeiny, Sade et moi*, récit courant de son enfance iranienne à sa vie parisienne d’aujourd’hui, avec comme fil conducteur les enjeux psychiques, sociaux et politiques du rapport au corps féminin. Il vient de paraître.

Ce livre, est, dit-elle, sa « carte d’identité intellectuelle » : « Il condense tout ce que je pense. Si un jour je me perds, je sais que je pourrai y retourner pour savoir qui je suis. » Et, effectivement, avant même de la rencontrer dans le salon d’un hôtel parisien, on a le sentiment de la connaître. Non pas tant du fait des événements d’ordre biographique relatés dans ce récit, que d’une tournure d’esprit qui s’y révèle, à la fois rationnelle et raisonnable, et d’une énergie qui s’y déploie, magnifique force de vie dont le rire n’est pas le moindre des symptômes.

Cheveux lâchés, en robe et talons, Abnousse Shalmani raconte avec vivacité, argumente de manière implacable et s’amuse visiblement beaucoup durant notre entretien. La raison, le rire, la joie, telles semblent être ses armes. Mais pas seulement. « La robe aussi, précise-t-elle, c’est une tenue de combat, pour moi. Je veux qu’on me respecte avec des attributs

féminins. Je ne veux pas qu’il faille porter des attributs masculins pour qu’on me trouve intelligente. » Elle ajoute : « Depuis l’adolescence, je sais que mon corps, c’est le mien. Et j’apprécie qu’il puisse se mouvoir dans l’espace public. Le merveilleux cadeau que m’a donné l’exil, malgré sa douleur, c’est le bruit de mes talons et les cheveux au vent dans les rues de Paris. »

Grâce à la lecture, à l’école « laïque et républicaine » et à un père intellectuel, athée et démocrate, qu’elle surnomme « Haute Tolérance », Abnousse Shalmani s’est réinventée fille des Lumières, héritière de Voltaire, Diderot, Crébillon fils... et Sade. Lorsqu’on lui fait remarquer que le titre *Khomeiny, Sade et moi* sonne comme celui d’un brûlot provocateur, presque plus sulfureux que ne l’est le texte lui-même, elle le concède du bout des lèvres. Mais tient à revenir sur les raisons de ce choix : « Les deux figures qui m’ont constituée, affirme-t-elle, sont bien Khomeyni et Sade, même s’il a fallu bien d’autres auteurs pour en arriver à Sade. Khomeyni m’a forcée, dès l’enfance, à prendre parti en tant que femme. Qui suis-je en tant que femme ? Pourquoi mon corps est-il interdit dans l’espace public ? Moi, il n’était pas question que je ne m’inscrive pas dans l’espace public, c’est là que tout se passe ! Et Sade représente la liberté, le fait que, parfois, il faut se faire

mal à la tête (la lecture de Sade est effectivement très éprouvante) pour réussir à se libérer. Dans le titre de mon livre, Sade est un pôle politique, c’est celui du célèbre texte de La Philosophie dans le boudoir, “Français, encore un effort si vous voulez être républicains”. » D’ailleurs, ajoute-t-elle, comme pour dissiper tout malentendu : « Ça peut paraître bizarre, mais j’ai beaucoup de tendresse pour Sade. Cet

« Sade a passé vingt-sept ans de sa vie en prison pour que je puisse le lire et me libérer »

homme a passé vingt-sept ans de sa vie en prison pour que, moi, je puisse le lire et me libérer. Il l’a payé de sa vie. Contre tout, jusqu’au bout, il a continué à écrire. C’est une figure de la résistance. »

La littérature libertine valorise « le mouvement », écrit Abnousse Shalmani : « Le mouvement qui balaie, le mouvement qui libère, le mouvement qui détruit les vieux rois et les évêques poussiéreux. (...) Le mouvement, le souffle de la vie dans la mort, le refus d’accepter, l’impossibilité de se

taire. » En lectrice assidue de ces textes, Abnousse Shalmani rechigne à se laisser assigner une place. Elle se crispe un peu lorsqu’on l’interroge sur la question du féminisme. « Je n’ai jamais été militante, je n’ai jamais fait partie d’un groupe, explique-t-elle, cela m’angoisse. Je vis mon féminisme à titre individuel, même si je suis aux aguets de tout ce qui se passe. Les combats de ces femmes merveilleuses qui ont fait la libération sexuelle, dans les années 1960 et après, étaient nécessaires. Mais, aujourd’hui, je pense que cela passe aussi par de l’individuel, par un travail sur soi-même, pour savoir comment on se situe en tant que femme. » Et s’il fallait vraiment la placer « dans la galaxie féministe », ce serait dans les parages d’Elisabeth Badinter – qu’elle n’a jamais rencontrée – qu’elle accepterait de se laisser localiser.

Ces dernières semaines, des Iraniennes se sont prises en photo sans voile et ont envoyé les clichés sur la page Facebook du groupe des « Libertés furtives des femmes iraniennes ». Si Abnousse Shalmani espère qu’elles ne subiront pas de représailles, elle admire surtout ce mouvement spontané, qu’elle trouve « très beau », et « très joyeux ». Le rire et la joie, elle y revient, « sont la meilleure façon de combattre tous les barbus du monde, de toutes les religions, de tous les dogmatismes. Car ils ont toujours en commun d’être des gens qui dramatisent. Le barbu fait peser le risque de l’étouffement. En riant, on respire. »

En fin d’entretien, l’écrivaine souhaite revenir sur sa passion pour la figure de la « grande courtisane ». Leur rencontre a été décisive pour elle, puisqu’elle lui a permis de transformer « l’insulte suprême de [s]on enfance, qui faisait de toute femme dont une simple mèche de cheveux dépassait du voile “une sale pute”, en figure glorieuse ». La Belle Otero, découverte grâce aux Mémoires de Colette, en représente l’idéal type. Elle « aurait foutu une sacrée trouille à Khomeyni ! écrit-elle. Et puis, elle ne vendait pas son corps pour de l’argent, enfin si... mais... disons qu’elle se faisait entretenir par des hommes – comme les femmes mariées – qui n’avaient de droit sur son corps que celui qu’elle leur accordait – au contraire des femmes mariées. Quand elle n’avait pas le désir de faire l’amour, ses amants devaient s’y faire. » L’insulte, retournée comme un



JEAN-LUC BERTINI POUR « LE MONDE »

Extrait

« Si la petite fille que j’étais a éprouvé le désir de se mettre nue dans l’enceinte de son école, ce n’était pas à cause des fortes chaleurs. C’était par pure provocation. Provocation du même ordre que de jouer à saute-mouton dans la salle de prière de la mosquée de l’école. C’était physique. Je ne veux pas porter ce truc ! En plus c’est moche. Non ! Et avec la logique propre aux enfants : si c’est comme ça, tu vas voir ce que tu vas voir ! Je vais me venger ! Je vais le porter ce foulard gris qui serre trop mais tu vas voir. Et beaucoup ont vu. Mon cul. (...) Je me cache dans la cage d’escalier (...). J’enlève tout ou parfois je garde ma culotte, au gré de mon humeur. Puis, j’enroule l’ensemble dans mon cartable et je pars en sprintant vers la grande porte de sortie, en évitant les corbeaux qui se lancent à l’assaut de mon cul nu. (...) Je gagne à tous les coups : elles ne savent pas courir sous tchador. »

KHOMEINY, SADE ET MOI, PAGES 11-12

Un éclat de rire contre les diktats moraux

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE alternant les épisodes de l’enfance iranienne, puis française, d’Abnousse Shalmani et le regard qu’elle porte, en 2013, sur eux comme sur l’actualité, *Khomeiny, Sade et moi* est un livre engagé contre toutes les formes d’obscurantisme et de fanatisme. Petite-fille d’un soufi pratiquant, « autrement dit un musulman mystique, qui ne juge pas, qui ne condamne pas, se fout de voiler les femmes comme de manger du cochon ou boire du vin mais qui prend Dieu très au sérieux – un vrai croyant en somme », fille d’un démocrate athée qui laissait à ses enfants « non pas la liberté

de faire ce qu’(ils) voulai(ent), mais la liberté de réfléchir à ce qu’(ils) voulai(ent) », Abnousse Shalmani est arrivée à Paris en 1985, à 8 ans, quand sa famille s’est installée dans le quartier de la Bastille, où la petite fille a appris l’histoire de France en se promenant dans la rue, au gré des traces qu’on trouve encore ici ou là de la Révolution française.

D’une écriture extrêmement fluide et précise, l’écrivaine raconte et argumente avec vivacité. Sans cacher les difficultés de l’exil, ni la fatigue qu’elle éprouve, parfois, à être réduite à son origine iranienne, Abnousse Shalmani écrit pour dire sa re-

connaissance à l’égard de la littérature française, autant que sa tristesse face au repli sur le religieux dont témoignent les revendications liées au port du voile, « le pire épisode de [s]on enfance », écrit-elle, surgissant « en France où (elle) était censée échapper au même voile ». Littérature de combat, au nom des Lumières et de la joie, *Khomeiny, Sade et moi* renverse d’un grand éclat de rire les diktats moraux et place résolument le corps des femmes au cœur de l’espace public. ■ FL. B.

KHOMEINY, SADE ET MOI, d’Abnousse Shalmani, Grasset, 336 p., 20 €.

gant, devient aux yeux de la jeune femme un compliment, la preuve de la liberté et de l’autonomie. « La pute glorieuse, c’est celle qui est libre, qui porte une jupe, qui ne baisse pas les yeux devant les hommes, qui refuse de suivre un diktat moral, qui fait des études envers et contre tout, qui ne veut pas épouser un vieux barbon et qui veut aller à l’école. »

De ce récit, dont on perçoit, en le lisant comme en écoutant son auteure, les vertus libératoires, la façon de « donner du sens à ce qui a été vécu », on se demande ce qu’elle attend. « J’aimerais qu’après ça les gens se mettent à lire deux fois plus. J’aimerais que ça fasse exploser les ventes de la littérature libertine ! Qu’on fasse la queue pour acheter Sade ! » ■



En mai,  
votre supplément  
a notamment  
défendu...

En librairie

ANNE BEREST

L'auteure de *Sagan 1954* sera à la librairie **La Hune**, 16-18, rue de l'Abbaye, Paris 6<sup>e</sup>, mercredi 4 juin ; à la librairie **Kléber**, 1, rue des Francs-Bourgeois, Strasbourg, mardi 11 juin ; à la librairie **Le 5<sup>e</sup> Art**, 26, rue Martin-de-Sopite, Saint-Jean-de-Luz, samedi 21 juin ; à la librairie **Bookstore**, 27, place Georges-Clemenceau, Biarritz, samedi 21 juin.

MAUVAISE TROUPE

Le collectif auteur de *Constellations. Trajectoires révolutionnaires du jeune XX<sup>e</sup> siècle* sera à la librairie **Sauramps**, Le Triangle, 3, allée Jules-Milhaud, Montpellier, mercredi 4 juin ; à la librairie **Le Bal des ardents**, 17, rue Neuve, à Lyon, jeudi 12 juin ; à la **Librairie de l'arbre**, 38, rue des Trois-Mages, Marseille, vendredi 13 juin ; à la librairie **Grangier** (à confirmer), 14, rue du Château, Dijon, jeudi 26 juin.

Obsessions

**de Jean-Jacques Schuhl**, Gallimard, « *L'Infini* », 150 p., 15,90 €. Jean-Jacques Schuhl, Prix Goncourt 2000 pour *Ingrid Caven*, surprend avec un recueil délectable, composé de textes d'une élégance et d'une drôlerie merveilleuses. Tous ont pour point de départ des événements réels : il est question d'une maîtresse qui se prend pour un cheval et pose des lapins, d'une robe de chambre en soie rose, d'un article sur Godard, ou encore d'un mystérieux correspondant du Doubs... « *Grand fan de l'inconstance humaine* », Schuhl célèbre à sa manière le romanesque de l'existence. ■

L'Alphabet de flammes

**de Ben Marcus**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Thierry Decottignies, Le Sous-sol, 344 p., 22 €. C'est par les enfants que l'épidémie a commencé : leurs mots, écrits ou parlés, tuaient les adultes à petit feu. Puis l'intoxication a touché tous les échanges. Une apocalypse terrifiante, mélange de thriller, de science-fiction et de philosophie – nimbé d'une aura de dévastation. Un texte puissant sur le langage, mais aussi une fable déchirante et cruelle sur la famille. ■

Une image peut-être vraie. Alix Cléo Roubaud

**d'Hélène Giannecchini**, postface de Jacques Roubaud, Seuil, « *La Librairie du XX<sup>e</sup> siècle* », 208 p., 23 €. Alix Cléo Roubaud est morte d'une embolie pulmonaire le 28 janvier 1983, à 31 ans. Photographe, écrivaine, amie de Jean Eustache, artiste et muse, elle demeure une énigme. Dans le beau livre qu'elle lui consacre, l'historienne de la photographie Hélène Giannecchini choisit des voies éclatées pour l'évoquer. Et livre une image vivante de son modèle. ■

Joyland

**de Stephen King**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Océane Bies et Nadine Gassie, Albin Michel, 324 p., 21,90 €. Rescapé d'un cancer, Devin Jones, 61 ans, épluche ses souvenirs. A l'été 1973, le cœur en miettes, il fut employé au parc d'attractions de Joyland : un lieu joyeux, jusqu'à ce que Linda Grey y soit égorgée au rasoir. Devin mena l'enquête. Stephen King s'offre une virée dans le monde forain pour ce livre sur l'univers devenu fou des classes moyennes. ■

A travers Céline, la littérature

**d'Henri Godard**, Gallimard, 224 p., 17,50 €. Un traité de théorie littéraire, le court essai qu'Henri Godard consacre à Louis-Ferdinand Céline sous le titre *A travers Céline, la littérature* ? Oui, parce qu'il offre une riche et passionnante analyse de l'œuvre célinienne. Non, parce qu'il est aussi beaucoup plus : une forme d'autobiographie tout en pudeur qui raconte une liaison intime avec la littérature et avec un écrivain qui suscite chez lui l'horreur morale. Cet élégant ouvrage tisse une réflexion intense sur l'ambivalence des sentiments littéraires, se partageant entre amour et mépris. ■

Indian Roads.

**Un voyage dans l'Amérique indienne**  
**de David Treuer**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Danièle Laruelle, Albin Michel, « *Terres d'Amérique* », 432 p., 24 €. C'est un livre hybride, entre enquête et récit historique, sur les réserves indiennes d'Amérique. Lesquelles, rappelle l'auteur, romancier reconnu, fils d'une Ojibwe, n'ont pas été conçues, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pour protéger leurs habitants mais pour les faire disparaître... David Treuer se révèle ici à la fois pédagogue et polémiste, rendant hommage aux siens avec une force et une délicatesse exceptionnelles. ■

Le Dessin des routes

**d'Anna Dubosc**, Rue des promenades, 144 p., 12 €. L'amour ne se commande pas. Arnaud, jeune zonard breton, vient de trouver un travail à la criée, au port du Guilvinec. Quand il rencontre le petit Pierre, il se prend à l'aimer comme un fils, l'emmène pêcher le lieu jaune, lui apprend à nager dans les rouleaux, lui fait faire ses devoirs. Il rêve d'adopter ce gamin, fils de marginaux, délaissé par sa mère et dont le père ne passe qu'à l'occasion dans leur bicoque perdue dans la campagne. D'une écriture nerveuse et maîtrisée, Anna Dubosc campe un roman puissant, sans fioritures. ■

La Traversée des plaisirs

**de Patrick Roegiers**, Grasset, 256 p., 20 €. Patrick Roegiers nous emmène pour une promenade ludique et cursive dans sa bibliothèque. Elle s'effectue à un rythme très doux, selon le style enthousiaste, la généreuse érudition et le goût des listes de cet écrivain. Faisant de l'association d'idées un exercice romanesque et du coq-à-l'âne une forme de récit, il offre au passage le portrait vivant de ses neuf figures fétiches, qui vont de Louis-Ferdinand Céline à Roland Barthes, en passant par Michel Leiris et Claude Simon. Voyage au bout de la littérature. ■

Ceux du Nord-Ouest

**de Zadie Smith**, traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson, Gallimard, « *Du monde entier* », 416 p., 22,50 €. Leah, Felix, Nathan et Keisha vivent dans le « Nord-Ouest », zone miséreuse de Londres où cohabitent Irlandais et Afro-Caribéens. Ils se sont croisés, perdus de vue, et se retrouvent à l'approche de la quarantaine. Le lecteur débambule de rue en rue, de personnage en personnage, au gré des prouesses stylistiques de Zadie Smith. Un roman tendre et déconcertant. ■

Literary Life

**de Posy Simmonds**, traduit de l'anglais par Corinne Julve et Lili Sztajn, Denoël, « *Graphic* », 104 p., 22,50 €. La faune littéraire chroniquée en bande dessinée. Posy Simmonds met en scène l'écrivain, figure vaniteuse, jalouse et susceptible, dans ses petites gens les plus cocasses. Avec ses personnages au-delà de l'archétype, la créatrice de *Tamara Drewe* et de *Gemma Boverly* se délecte. Une série de savoureux dessins qui s'amuse intelligemment avec la littérature. ■

Le Nouvel Art de la guerre

**de Jeremy Scahill**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Geneviève Boulanger et Nicolas Calvé, Lux, 704 p., 28 €. Selon le grand reporter américain Jeremy Scahill, les nouvelles guerres sont des guerres sans fin. Depuis les attentats du 11-Septembre, la Maison Blanche a changé sa manière de conduire un combat militaire. Sous l'impulsion de Barack Obama, la guerre ouverte de George W. Bush s'est muée en guerre secrète menée par drones et missiles. Une excellente enquête sur cette forme inédite de conflit, croisant recherches sur le terrain et rencontres avec des informateurs des services secrets. ■

Constellations. Trajectoires révolutionnaires du jeune XXI<sup>e</sup> siècle

**collectif Mauvaise troupe**, L'Eclat, « *Premiers secours* », 704 p., 25 €. Objet composite, rassemblant des textes, des images, quelques documents bruts, *Constellations* est le récit politique de la génération des hackeurs, des squatteurs et des raveurs, celle du contre-sommet de Gênes (2001) et de la ZAD (zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes. Inventif, bien orchestré, ce document hors du commun offre à comprendre ceux et celles qui entendent se battre hors des cadres politiques traditionnels, qui revendiquent de vivre et de lutter dans les interstices. ■

Subjectivité et vérité. Cours au Collège de France (1980-1981)

**de Michel Foucault**, édition établie, sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, par Frédéric Gros, EHESS/Gallimard/Seuil, « *Hautes études* », 336 p., 26 €. Dans les cours qu'il délivra au Collège de France entre janvier et avril 1981, le philosophe et historien (1926-1984) compare des textes d'auteurs grecs et latins des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, pour montrer comment se développent, avant le passage au christianisme, de nouvelles formes de rapport à soi et aux autres. Un Michel Foucault joyeux, déployant avec la même puissance son humour et son intelligence. ■

Devenirs du roman.

Volume II. Ecritures et matériaux

*Inculte*, « *Essais* », 352 p., 22 €. « *Avec quoi faites-vous vos romans ?* » Vingt-quatre écrivains répondent, dans ce recueil foisonnant et (d)étonnant. Les formes d'écriture, allant de l'essai à tendance universitaire au collage et à la performance ludique, jouent avec le matériel littéraire : entretiens, images, données venant des réseaux sociaux ou coupures de presse... *Devenirs du roman II* (publié sept ans après le premier tome) est un livre ancré dans son époque et qui ose s'y confronter. ■

Sagan 1954

**d'Anne Berest**, Stock, 198 p., 18 €. Dix ans après la mort de Françoise Sagan, soixante après la publication de *Bonjour tristesse*, Anne Berest s'attache à restituer les premiers mois de l'année 1954, entre janvier, où la jeune Françoise Quoirez dépose son manuscrit chez plusieurs éditeurs, et mai, où elle reçoit le Prix des critiques, qui fait du succès un phénomène. Anne Berest évoque aussi son propre travail – ses rencontres, ses doutes – ainsi que la manière dont l'intrépide Sagan l'influence, elle, la jeune femme grave, « *alourdie* » par la souffrance d'une récente séparation, et s'infiltre dans ce texte vif et racé. ■

Impressions de Kassel

**d'Enrique Vila-Matas**, traduit de l'espagnol par André Gabastou, Christian Bourgois, 364 p., 22 €. Quand la Documenta, célèbre foire internationale d'art contemporain, propose à Enrique Vila-Matas d'écrire en public pendant une semaine, l'auteur hésite avant d'accepter. Grand bien lui prend, car de cette expérience d'auteur-objet, stationné avec d'autres écrivains à la table d'un restaurant chinois du parc de Kassel, naît un livre drolatique, entre la réflexion sur l'art conceptuel et l'introspection cynique d'un homme en crise. Fuyant le restaurant pour se perdre dans l'exposition, surpris par sa propre euphorie, l'auteur partage avec son lecteur les quelques bonnes raisons de vivre que nous procurent l'art et la littérature. ■

Essais